

# Campus

Gratuit

N° 0001 - vendredi 7 février 2020

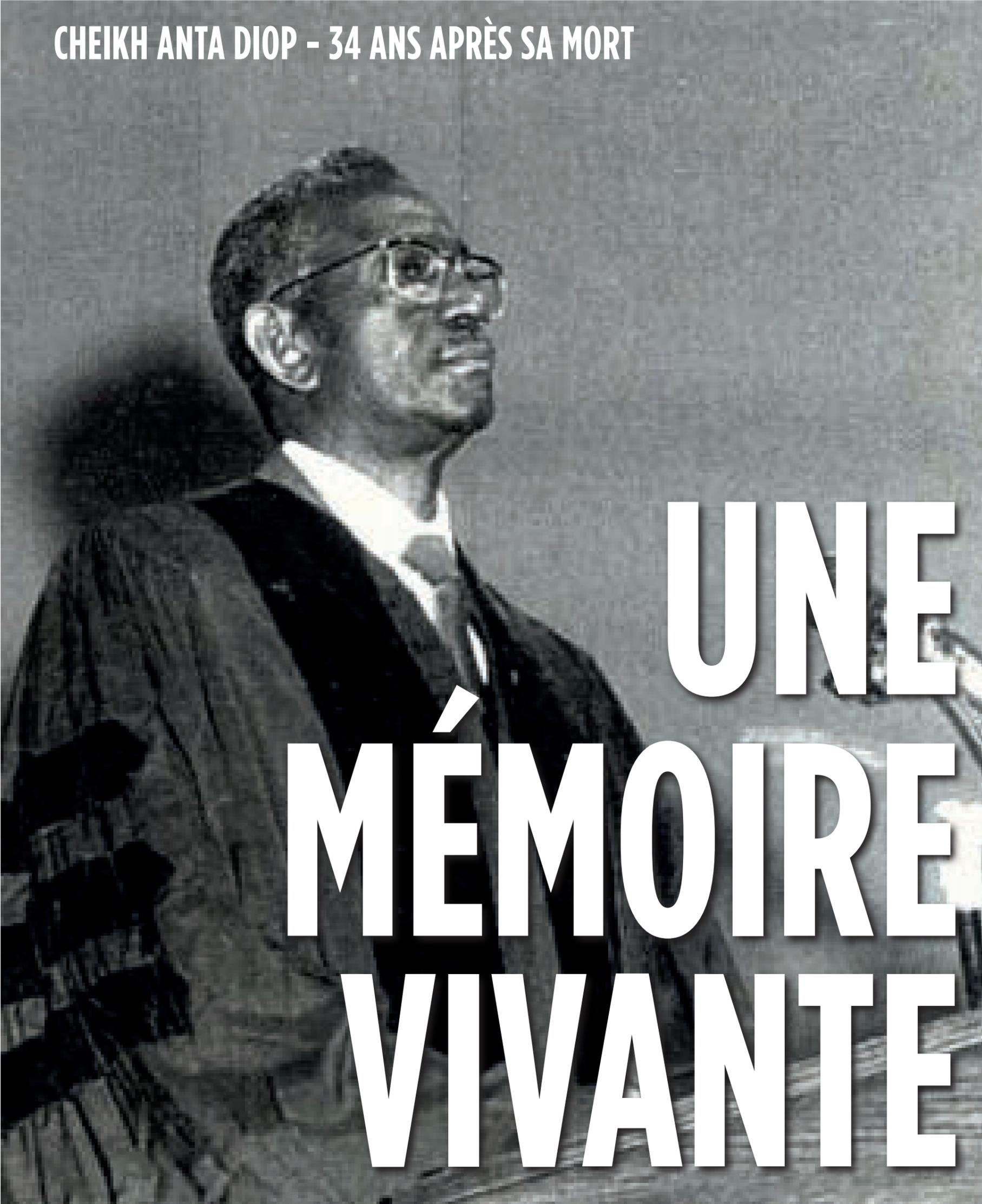
Le journal de l'étudiant

## Edito

Le 7 février 1986, nous quittait une pyramide en chair et os nommée Cheikh Anta Diop, parti sur la pointe des pieds. Paisiblement ! 34 ans après, plus d'un tiers de siècle après la disparition de ce grand panafricaniste, qui a marqué son temps et continue encore à imprimer son impact dans la marche du monde,

SUITE P2

## CHEIKH ANTA DIOP - 34 ANS APRÈS SA MORT



# UNE MÉMOIRE VIVANTE

## UNIVERSITE CHEIKH ANTA DIOP

## Entretenir la flamme intellectuelle



Commemoration de la disparition du parrain oblige, le collectif des amicales de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar (UCAD) s'est réuni le jeudi 30 janvier 2020 à l'institution du même nom pour dévoiler les préparatifs à cet événement.

Son œuvre colossale étant une source intarissable d'inspiration pour les générations d'étudiants qui se succèdent à l'UCAD, cette 34ème édition se veut un cadre pour, une fois de plus, magnifier et promouvoir l'œuvre du savant sénégalais décédé le 7 février 1986.

A cet effet, le collectif des étudiants de l'UCAD annonce la tenue d'un cycle de grandes conférences tout au long de la célébra-

tion pour servir de tribune aux intellectuels pour débattre sur différents thèmes cher à Cheikh Anta.

De l'avis de Cheikh Ahmadou Bamba Faye, président de l'amicale des

plusieurs angles », assure le porte-parole.

## « Jeunesse africaine, armez-vous de science... »

Maillon important de la population, la jeunesse est inscrite au centre des débats. D'où la nécessité de leur donner en exemple le parrain de l'université publique de Dakar qui les exhortait ainsi : « Jeunesse africaine, armez-vous de science jusqu'aux dents ».

S'appropriant cet appel, les étudiants admettent que « la part croissante de la jeunesse dans la population africaine est une réalité ; raison pour laquelle cette spécificité constitue une donnée essentielle pour l'avenir du continent. D'où la nécessité, pour nous jeunes africains, de puiser au plus profond de nos idéaux et de nos valeurs



étudiants de la Faculté de médecine, de pharmacie et d'odontologie, par ailleurs porte-parole du collectif des amicales, il est nécessaire, à travers cette commémoration, de revivifier le volet intellectuel et scientifique de leur parrain.

En outre, le collectif prévoit d'organiser un jumelage avec l'Université Alioune Diop de Bambèye (UADB) afin de partager les travaux et les expériences. « L'objectif, c'est de faire en sorte que tout le monde puisse bénéficier de l'œuvre du Professeur. Ainsi, le personnage sera abordé sur

authentiques pour mieux appréhender notre rôle dans un contexte mondialisé ».

Pour sa part, El hadji Mouhamadou Lamine Seydi, membre du Mouvement Karbone 14, s'est félicité de la célébration de leur idole. Il estime que c'est toute la jeunesse qui doit s'imprégner de l'œuvre de Cheikh Anta Diop. Et cette initiative permet, à son avis, de découvrir l'« homme au savoir titanesque » : « Il fut des temps où les étudiants ne pouvaient même pas citer deux phrases de leur parrain. Mais nous espérons que les choses vont changer », pointe-t-il.

Par Charles DIOMPY

## Lux mea lex !



Le 7 février 1986, nous quittait une pyramide en chair et os nommée Cheikh Anta Diop, parti sur la pointe des pieds. Paisiblement ! 34 ans après, plus d'un tiers de siècle après la disparition de ce grand panafricaniste, qui a marqué son temps et continue encore à imprimer son impact dans la marche du monde, comment continuer à parler de Cheikh Anta Diop, parrain de notre Université qui porte son si prestigieux nom ?

Osons d'abord cette question : que serait l'Afrique sans l'auteur de Civilisation et Barbarie ? Assurément son visage ne serait pas le même. En investissant un domaine qui était réservé à une certaine élite blanche à savoir la Recherche scientifique, en redonnant fierté à la jeunesse, en inoculant audace et démasquant les mensonges drapés de la camisole de la Science, Cheikh Anta Diop réussit à allier Savoir et Combat. Dans un contexte colonial et fraîchement post-colonial, Cheikh Anta Diop comprend très vite que l'idéologie est dans la Science et que le Savoir, sous toutes ses formes, est sculpté, dans le contexte d'alors, pour opprimer le colonisé. C'est pourquoi, il va travailler, dans le sillage des pères fondateurs de la Négritude et de façon plus déterminée, à déconstruire toutes les thèses racistes contenues dans l'Anthropologie coloniale de l'époque.

C'est l'Egypte qui sera la "Terre promise". "Le nègre ignore que ses ancêtres, qui se sont adaptés aux conditions matérielles de la vallée du Nil, sont les plus anciens guides de l'humanité dans la voie de la civilisation ; que ce sont eux qui ont créé les Arts, la religion (en particulier le monothéisme), la littérature, les premiers systèmes philosophiques, l'écriture, les sciences exactes (physique, mathématiques, mécanique, astronomie, calendrier...), la médecine, l'architecture, l'agriculture, etc. à une époque où le reste de la Terre (Asie, Europe, Grèce, Rome...) était plongé dans la barbarie" (Civilisation et barbarie).

Pour Cheikh Anta Diop, les termes du combat sont clairs. Il s'agit de retrouver nos racines, reconquérir notre passé pour, non pas nous complaire dans une sorte de paradis perdu, mais pour poser les jalons d'une action créatrice portée sur l'avenir. Si la Science et la Technique ont atteint un haut niveau de perfection sur la Terre de nos Ancêtres, l'Egypte pharaonique, nous ne sommes plus ces sous-hommes, que le Comte de Gobineau décrit dans L'Essai sur l'inégalité des races humaines. Nous ne sommes plus cet albatros ou ce nègre du Tramway que relate Aimé Césaire dans Cahiers d'un retour au pays natal. C'est pourquoi il dira que "la négation de l'histoire et des réalisations intellectuelles des peuples africains noirs est le meurtre culturel, mental, qui a déjà précédé et préparé le génocide ici et là dans le monde".

Cheikh Anta Diop savait mieux que quiconque que "le poison culturel savamment inoculé dès la plus tendre enfance, est devenu partie intégrante de notre substance et se manifeste dans tous nos jugements".

Comment parler de Cheikh Anta Diop en 2020 ? Clairement, nous pouvons affirmer qu'il reste d'une terrible actualité. Dans le monde actuel marqué par une montée de toutes les formes d'intolérance, des sentiments de racisme et de xénophobie, comment ne pas se remémorer des écrits de Cheikh Anta Diop. Au moment où les idéologies du désespoir montent en flèche, au point d'ailleurs que les jeunes du Continent africain préfèrent emprunter les chemins tortueux et dangereux de l'immigration sans assurance d'un avenir meilleur, la voix de Cheikh Anta Diop tonne avec force. Son œuvre, sans être parole biblique, éclaire la voie à la jeunesse et balise le chemin de la fierté retrouvée.

Laissez-moi donc chers étudiants vous féliciter pour l'anniversaire de cet homme formidable, anniversaire qui coïncide avec le lancement du premier numéro du journal Campus. Nous ambitionnons avec vous, d'en faire un espace de discussions et d'échanges d'idées, conformément à la devise de l'Université : "Lux mea lex". Vous en serez les premiers animateurs. Nous pouvons trouver ici un cadre indiqué pour confronter nos idées, sans verser dans les extrémismes. L'Université doit retrouver toutes ses ouvertures, garantes de l'éclosion positive des intelligences. En tant qu'ancien de cette institution, je veillerai à travailler avec vous, à vos côtés, main dans la main, pour transformer cet espace commun et le rendre aussi brillant que la lumière de son parrain : Cheikh Anta Diop. Puisse-t-il continuer à nous inspirer.

Abdoulaye Sow

## Editeur

Direction des Œuvres  
Universitaires de Dakar  
(COUD)

Directeur de publication  
Abdoulaye Saydou SOW  
Coordonnateur de la  
rédaction

Mamadou BADJI

Rédactrice en chef

Néné Jupiter NDIAYE

KIDIERA

Rédaction

Diène NGOM

Younouss WATTE

Charles DIOMPY

Eli MANE

Abdou SALL

BOUBACAR GASSAMA

Ahmed DJIGO

Zahra NDIAYE

Impression: AfricaPrint

## DEBAT SUR LE PROBLEME ENERGETIQUE AFRICAIN

## « La science, la technique et le développement de l'Afrique - l'Afrique et son avenir »

Dans cette communication de Cheikh Anta Diop au Symposium international de Kinshasa, du 20 – 30 avril 1985, le savant exprime sa pensée sur une problématique plus actuelle que jamais.

Faisons une projection dans le proche avenir et demandons-nous quelle sera la physionomie énergétique du monde, dans 30 à 40 ans, aux confins des années 2010 à 2020.

Si le rythme actuel de la consommation mondiale est maintenu les experts sont à peu près d'accord pour prévoir une pénurie croissante dans le domaine des sources d'énergie primaires fossiles, c'est-à-dire celui des hydrocarbures, du gaz naturel, du charbon, des tourbes etc., même en faisant la part des nappes et mines importantes restant à découvrir au niveau des continents.

En même temps, la pollution atmosphérique en gaz carbonique qui a atteint une échelle géochimique, ira s'accroissant.

La physique de l'atmosphère est très mal connue, et une modélisation correcte de l'évolution des phénomènes reste très difficile. Cependant on sait que le gaz carbonique en provenance de la combustion des sources fossiles tend à former dans l'atmosphère un écran produisant un « effet serre » sur le rayonnement solaire. Il pourrait s'en suivre, à la longue, une légère élévation de la température du globe avec toutes les catastrophes qui en découleraient. Donc l'épuisement progressif des sources d'énergie classiques et les impératifs écologiques amèneront l'humanité dans un avenir, non très lointain, à envisager sérieusement un changement de vecteur d'énergie.

Tous ces facteurs et tant d'autres aidant, les hydrocarbures deviendront, de plus en plus, des matières premières de synthèse pour l'industrie chimique, protéines animales, fibres etc. En effet, l'épuisement des sources d'énergie fossile, non renouvelables, y compris l'uranium, va coïncider selon toute probabilité avec l'opérationnalité des centrales solaires hélio-voltaïques ou à un cycle thermodynamique et surtout avec la faisabilité de la réaction thermonucléaire, d'abord la réaction tritium-deutérium, puis deutérium-deutérium.

Le tritium étant obtenu, à partir du lithium 6, la quantité totale de deutérium à fusionner dans le cas de la première réaction dépendrait des réserves de lithium disponibles sur la planète. Or, on sait que celles-ci sont limitées. Mais dans le cas de la seconde réaction (deutérium-deutérium) l'humanité disposerait d'une source d'énergie quasi inépuisable, c'est-à-dire pour un milliard d'années. Cette durée correspond à la quantité de deutérium contenue dans les océans (2 1017 kg avec une concentration de 0.02 %).

Le deutérium ou hydrogène lourd nécessaire à l'alimentation des réacteurs thermonucléaires serait extrait comme l'hydrogène léger par électrolyse de l'eau de mer, pour une somme modique. Ceci n'est pas tout à fait un rêve : en France avec une configuration Tokamak et par un chauffage du plasma par radio-fréquences, on vient d'atteindre il y a deux ans, à Fonte-

nay-aux-Roses, une température de 20 millions de degrés avec une densité de matière de 200 000 milliards de particules par cm<sup>3</sup>. Certes, le « critère de Lawson » est loin d'être satisfait et nous sommes conscients des immenses progrès qui doivent être réalisés encore pour que la fusion thermonucléaire soit domestiquée.

C'est aussi à la même époque, vers l'horizon 2020 que la quasi totalité des grandes chutes d'eau africaines seront équipées pour la production de l'hydroélectricité : Inga au Zaïre en particulier ; peut-être aussi qu'à la même époque le procédé japonais qui consiste à fabriquer de l'hydrogène en utilisant directement le rayonnement solaire pour casser la molécule d'eau commencera à sortir du laboratoire.

Le rapprochement de ces deux tableaux montre que l'humanité sera amenée à changer de vecteur énergie, pour l'essentiel.

Un auteur comme M. Jacques Percebois envisage trois vecteurs possibles : le vecteur classique qu'est l'électricité qui subsistera toujours, mais deviendra insuffisant pour l'ensemble des besoins d'activités, le méthanol dont la production pourrait être accrue par des moyens bioénergétiques mais que nous écarterons ne serait-ce que pour des raisons de pollution. Cette solution que le Brésil tente d'appliquer (construction de voiture fonctionnant au méthanol) en ce moment, par la culture de la canne à sucre pour faire face à la pénurie du pétrole, montre au moins l'actualité du problème, solution précaire : des aléas climatiques ont forcé le Brésil à amender son projet.

Enfin, le vecteur hydrogène que beaucoup de spécialistes considèrent comme susceptible de devenir la solution de demain, en association bien sûr avec l'électricité. Cette solution serait la meilleure pour l'Afrique, pour les raisons suivantes :

Certes l'hydrogène n'est pas une énergie primaire et en brûlant il restitue moins que l'énergie dépensée pour le produire, car la conversion énergétique est toujours accompagnée de pertes. Mais, en cela, elle est identique au vecteur méthanol.

Pour que son usage devienne opérationnel, il faudra donc disposer d'immenses sources d'énergie renouvelables pour le produire. Tel pourrait être le cas de l'Afrique associant l'hydroélectricité de ses grands barrages aux centrales solaires (devenues opérationnelles), dans une trentaine d'années, avant même l'exploitation commerciale de l'énergie thermonucléaire. A l'époque coloniale, les ingénieurs belges avaient déjà calculé que le barrage d'Inga entièrement équipé permettrait à lui seul d'assurer l'éclairage de tout le continent Sud Américain, ou tous les besoins énergétiques du continent africain en temps de paix. Ils avaient calculé aussi qu'en élevant la tension du courant produit à Inga au seuil du million de volts et en le redressant pour le transporter en conti-

nu à travers toute l'Afrique, le Sahara jusqu'en Espagne, au Portugal et au sud de l'Italie, ils pourraient le moduler encore pour obtenir de l'alternatif et que le kWh, ainsi vendu à l'Europe pauvre, resterait encore compétitif malgré les pertes en lignes.

Donc, soit dit en passant, l'Afrique ne manque pas d'énergie, mais celle-ci est mal identifiée et mal distribuée ; l'interconnexion du réseau africain pour la création d'un marché intégré de l'énergie est un impératif économique. Il nous faudra calculer le nombre de véhicules à hydrogène de puissance moyenne fonctionnant huit heures par jour que l'on pourra faire marcher en disposant du 1/3 de l'énergie des grands barrages africains pendant un an : Inga, Cabora-Bassa, Konkouré, Sanaga, etc.

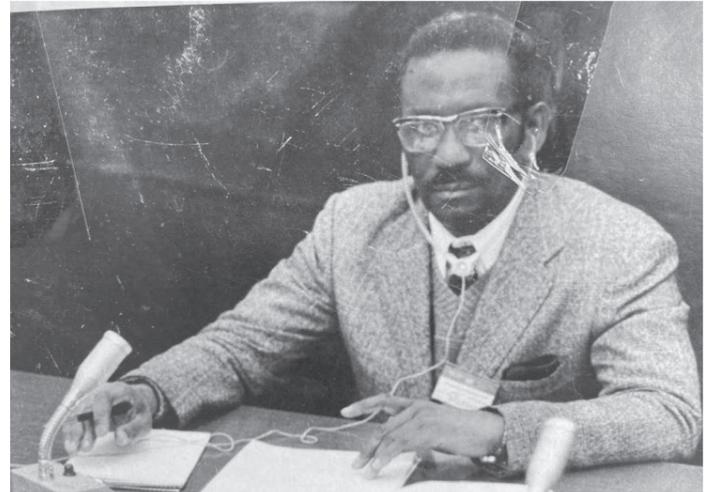
L'hydrogène est un bon propergol et donne une impulsion spécifique supérieure à celle du kérosène, car les gaz sont chauds et légers à la sortie des tuyères. Il peut donc servir sous forme liquide à la propulsion de tous les engins mobiles (automobiles à hydrogène, avions, dernier étage des fusées en particulier).

Ses inconvénients sont surtout sa légèreté qui obligerait à utiliser de grands réservoirs ou à faire des escales plus rapprochées et sa température d'ébullition (-233° Celsius) qui est très basse. Il pourrait servir pour les avions à réaction.

Un supersonique à hydrogène ne verserait que des tonnes d'eau dans l'atmosphère tandis que le même type d'appareil utilisant du kérosène éjecte dans l'atmosphère en trois minutes plus de gaz carbonique que la forêt de Fontainebleau (France) ne peut en absorber en une journée.

Evidemment, la technologie de l'hydrogène comme vecteur d'énergie n'est pas si simple, et si le continent africain veut jouer le rôle de pionner dans ce domaine, c'est dès maintenant qu'il doit s'y prendre en créant les structures de recherche et de formation appropriées. Certains grands pays africains comme le Nigeria, le Zaïre (Congo Kinshasa)\* et même d'autres peuvent créer des départements spécialisés dans leurs enseignements supérieurs pour la maîtrise de cette technologie : telle école polytechnique et tel pays africain pourrait déjà s'organiser pour gérer dans cinq ans une petite centrale solaire à cycle thermodynamique, au bord de la mer afin de se familiariser avec les techniques de production des deux variétés d'hydrogène (lourd et léger) par électrolyse de l'eau de mer et fractionnement isotopique, de liquéfaction, de stockage, de transport, d'utilisation dans de nouveaux moteurs d'invention locale pour propulser de petites fusées expérimentales, de petits engins divers : automobiles, avions, fût-ce au stade du modèle réduit d'abord.

Si l'Afrique sort des sentiers battus, grâce à une identification précoce et saine de ses particularités énergétiques, elle pourra peut-être demain



avec l'avènement de l'hydrogène comme vecteur d'énergie, jouer un rôle analogue à celui des pays arabes ou pétroliers en matière de production ou de fourniture d'énergie. L'Afrique, à elle seule, pourrait fournir le deutérium nécessaire au fonctionnement de tous les réacteurs thermonucléaires de la planète, lorsque la fusion sera devenue opérationnelle. Mais dans ce dernier cas, est-ce que l'exploitation d'une telle énergie sera interdite aux pays en voie de développement. Je ne le crois pas, car si les études au niveau des prototypes sont onéreuses, les modèles commercialisables de réacteurs thermonucléaires avec une configuration Tokamak seront vraisemblablement d'un prix abordable pour nos pays à condition qu'au préalable, soient formées au niveau des départements de physique des plasmas des universités africaines, des équipes capables de prendre en charge de telles machines après un minimum d'adaptation.

Autant je deviens réservé lorsqu'il s'agit du nucléaire même des surrégénérateurs (ou breeders, piles couveuses)† qui produisent plus d'énergie qu'ils n'en consomment, autant je pense que le choix de l'Afrique pour les réacteurs thermonucléaires de demain doit être ferme dès à présent.

En effet, une centrale nucléaire n'est encombrante qu'une fois hors d'usage ; les matériaux restent contaminés pour une durée géologique de 24000 à 100000 ans et dans l'état actuel de la technique on ne connaît aucun procédé satisfaisant pour se débarrasser de ces déchets. C'est pour cela aussi que l'Afrique devra refuser que l'on vienne les ensevelir dans son sol, moyennant quelque malheureux argent.

Par contre la radioactivité induite des matériaux des futures centrales thermonucléaires sera incomparablement plus réduite, et on pourra s'ingénier à utiliser des matériaux ne donnant naissance qu'à des éléments artificiels de courtes périodes en général.

Bien sûr, la pollution thermique subsiste, mais, est de beaucoup moins grave.

Il suffirait de compléter ce bref tour d'horizon par la liste des principales matières premières qui vont disparaître presque complètement de la surface des continents dans deux générations comme le cuivre, l'aluminium etc., pour saisir de façon aiguë les particularités de l'ère cosmique où nous sommes entrés sans le savoir toujours. De petits pays qui ressemblent à des Koweïts africains seront des caisses vides dans moins de cinquante ans.

Seule une organisation continentale, ou régionale réalisant l'intégration de nos économies à une échelle suffisante, pourra les sauver de l'effacement.

Des organismes politiques coordonnateurs sont nécessaires à l'échelle continentale en vue de créer à temps des économies complémentaires non concurrentes.

Il y a lieu aussi de dire un mot sur l'incidence des microprocesseurs, de la robotisation de l'industrie et de l'informatisation de la vie sur les formes classiques d'industrialisation : qu'est-ce qui va changer, qu'est-ce qui subsistera ? Certes l'information est équivalente à une libération d'énergie. L'usage systématisé de l'informatique conduira à une économie insoupçonnée de travail qui peut conduire à un nouveau type de rapports sociaux et de civilisation.

La percée technologique des micro-processeurs appellera à l'existence de nouvelles élites de technocrates qui pourraient ouvrir de nouvelles perspectives aux petits pays en voie de développement, mais le problème énergétique fondamental ne changera pas. En attendant l'éclosion de cette grande ère de la faisabilité de la réaction thermonucléaire, de l'opérationnalité des centrales solaires, de l'avènement de l'hydrogène comme vecteur d'énergie, et du règne de la télématique, en attendant cette grande ère et en s'y préparant activement, il faut savoir faire flèche de tout bois, car aujourd'hui, les problèmes de l'heure sont l'autosuffisance alimentaire, la santé.

Il est donc impérieux de former des techniciens pour la réalisation de ces tâches ; donc des ingénieurs et techniciens qui maîtrisent la construction des micro-centrales, des ingénieurs et techniciens bio-énergétiques pour l'industrialisation rurale, les problèmes de santé primaires, l'usage décentralisé du solaire et des éoliennes etc., etc.

Il doit être clair que le Sud ne recherche pas à se retrancher dans un ghetto technique pour essayer de se suffire à lui-même, ce serait le meilleur moyen de s'asphyxier.

Au contraire, il veut simplement dans une première phase par l'analyse de ses particularités, identifier clairement ses besoins vitaux et ensuite demander la solidarité agissante du Nord pour atteindre les objectifs fixés et qui paraissent valables.

† ou réacteurs à neutrons rapides.

## CHEIKH ANTA DIOP

## Sur les sentiers pharaoniques

Par Eli MANE



Cheikh Anta Diop, jeune étudiant

De l'antériorité des civilisations nègres aux fondements culturels, techniques et industriels d'un futur Etat fédéral d'Afrique noire, en passant par l'étude comparée des systèmes politiques et sociaux de l'Europe et de l'Afrique noire - de l'antiquité à la formation des Etats modernes - Cheikh Anta Diop a abordé, dans ses publications, maints sujets en prise directe avec le passé, le présent et l'avenir du continent. Au cœur de ces problématiques figure la place de l'homme Noir dans l'histoire de l'espèce humaine. Dans le tome II de l'ouvrage « Histoire générale de l'Afrique », l'égyptologue réputé posait la nécessité de « réécrire l'histoire universelle dans une perspective plus scientifique en tenant compte de la composante négro-africaine qui fut longtemps prépondérante ».

## « Cheikh Anta a redonné à l'Afrique son passé »

Père fondateur de la négritude, Aimé Césaire ne tarissait pas d'éloge à l'endroit de Cheikh Anta Diop, trois jours après le décès de ce dernier survenu le 7 février 1986 à Dakar. « Cheikh Anta Diop a contribué à redonner à l'Afrique son passé, et en redonnant à l'Afrique son passé, il a redonné peut-être son passé à l'humanité », disait le poète martiniquais peiné.

Historien, anthropologue et homme politique, Cheikh Anta Diop est né le 29 décembre 1923 à Thiétyou, village sis dans le département de Bambey, où il repose présentement et qu'il a contribué à populariser.

Pas plus tard que le 1er février dernier, une procession de marcheurs s'est ébranlée de Dakar à destination de Thiétyou. L'objectif de cette manifestation, sixième édition du genre, c'est de commémorer l'anniversaire de son décès et pérenniser sa doctrine. D'ailleurs, à compter de ce 7 février 2020, coïncidant avec le 37ème anniversaire de son rappel à Dieu, l'Université Cheikh Anta Diop va renouer avec son cycle de grandes conférences lors desquelles des sommités seront appelées à échanger avec les étudiants.

## Universitaire émérite

C'est par décret N° 87-382, du 30 Mars 1987, que le président Abdou Diouf a officialisé le changement de dénomination de l'Université de Dakar, qui devient Université Cheikh Anta Diop de Dakar. Une manière de réhabiliter, à titre posthume, un universitaire émérite qui a eu de fortes divergences

idéologiques avec le président Léopold Sédar Senghor, notamment sur la manière d'émanciper le peuple noir de la pression colonialiste et impérialiste.

Parti à l'âge de 23 ans, à Paris, pour étudier la physique et la chimie, le jeune Cheikh Anta se tourne aussi vers l'histoire et les sciences sociales. Il suit en particulier les cours de Gaston Bachelard et de Frédéric Joliot-Curie.

En 1951, il prépare, sous la direction de Marcel Griaule une thèse de doctorat à l'Université de Paris, dans laquelle il affirme que l'Égypte antique était peuplée d'Africains noirs, et que la langue et la culture égyptiennes se sont ensuite diffusées dans l'Afrique de l'Ouest. Il obtiendra son doctorat en 1960, après la publication, en 1954, de son ouvrage « Nations nègres et culture ».

Sans cesse en quête de savoir, il poursuit dans le même temps une spécialisation en physique nucléaire au laboratoire de chimie nucléaire du Collège de France. Revenu au Sénégal, Cheikh Anta va enseigner comme maître de conférences à l'Université de Dakar.

En 1966, lors du premier Festival mondial des arts nègres de Dakar, Diop a été distingué comme « l'auteur africain qui a exercé le plus d'influence sur le XXe siècle ».

## L'opposant politique

Fondateur du Rassemblement national démocratique (RND) le 3 février 1976, Cheikh Anta Diop fait les frais de la loi sur la limitation du multipartisme et refuse de se plier aux exigences de Senghor restreignant les idéologies politiques en vigueur au Sénégal au socialisme, au libéralisme et au marxisme-léninisme. Cela lui vaudra

des poursuites judiciaires auxquelles Abdou Diouf, arrivé au pouvoir, met un terme de par le vote à l'Assemblée nationale d'une loi supprimant la limitation du multipartisme. Résultat des courses, le Rnd de Cheikh Anta Diop est reconnu après des années de mise au ban.

## Le labo Carbone 14, sa fierté

De l'homme et de son œuvre, la doxa, la clameur populaire, retient essentiellement qu'il est l'inventeur du système de datation au carbone 14. En fait, l'historien, qui a entamé en 1957 une spécialisation en physique nucléaire au Laboratoire de chimie nucléaire du Collège de France, a créé, en 1966 à l'Université de Dakar, le premier laboratoire africain de datation des fossiles archéologiques au radiocarbone, en collaboration avec celui du Commissariat français à l'énergie atomique (Cea) de Gif-sur-Yvette. Cheikh Anta a effectué, dans ce laboratoire, des tests de mélanine sur des échantillons de peau de momies égyptiennes. L'interprétation des résultats permettait, selon le savant sénégalais, de valider l'hypothèse que les anciens Egyptiens étaient des mélanodermes, pour ne pas dire des Noirs. Dans la foulée, Cheikh Anta Diop est officiellement sollicité par René Maheu, Directeur général de l'Unesco, en vue d'intégrer le Comité scientifique international pour la rédaction de l'Histoire générale de l'Afrique.

Cependant, les thèses du savant sénégalais sont contestées aussi bien en Afrique qu'en Occident.

Au Sénégal même, une remise en cause de ses travaux sur la linguistique a récemment provoqué un débat

aigre-doux très médiatisé entre l'écrivain Boubacar Boris Diop, défenseur de Cheikh Anta Diop, et le philosophe Souleymane Bachir Diagne.

Pourtant, le professeur Anta Diop ne semblait pas rechigner la contradiction : « Je serais l'homme le plus heureux, si de plus en plus de jeunes noirs allaient se former rigoureusement, même si c'est pour ensuite venir me contredire », disait le savant, en toute modestie.

## Œuvres

Nations nègres et culture : de l'Antiquité nègre égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique noire d'aujourd'hui, 1954

L'Unité culturelle de l'Afrique noire, 1959

L'Antiquité africaine par l'image, Paris, Présence africaine

L'Afrique noire précoloniale. Étude comparée des systèmes politiques et sociaux de l'Europe et de l'Afrique noire de l'Antiquité à la formation des États modernes

Les Fondements culturels, techniques et industriels d'un futur État fédéral d'Afrique noire, 1960 ; réédité par Présence africaine sous le titre Les fondements économiques et culturels d'un État fédéral d'Afrique Noire, 2000

Antériorité des civilisations nègres : mythe ou vérité historique ?, Paris, Présence africaine, 1967

Parenté génétique de l'égyptien pharaonique et des langues négro-africaines, Dakar-Abidjan, Nouvelles éditions africaines, 1977

Civilisation ou Barbarie, Paris, Présence africaine, 1981

Nouvelles recherches sur l'égyptien ancien et les langues africaines modernes, Paris, Présence africaine, 1988 (ouvrage posthume).

## SALIOU DIOP, MEMBRE DU MOUVEMENT KARBONE 14

## « Nous réclamons l'institutionnalisation de la date du 7 février »

Invité au programme, le mouvement « Karbone 14 » qui s'évertue à entretenir la flamme des idéaux du savant. Dans l'entretien qui suit, Saliou Diop, le chargé de Com' décline les activités de son organisation qui, dit-il, promeut, entre autres, l'introduction des enseignements de Cheikh Anta dans les curricula de l'Education nationale.



La COUD va, à l'occasion du 34e anniversaire du décès de Cheikh Anta Diop, initier un cycle des grandes conférences. Comment appréciez-vous cette initiative dont le thème porte sur « le legs de Cheikh Anta à la jeunesse africaine » ?

Nous avons déploré, à travers un article, le fait que l'espace public sénégalais soit inondé de productions non intellectuelles. Dès lors, c'est une fierté pour nous de voir que le COUD soit l'initiateur de ce programme cette an-

née. Et nous applaudissons des deux mains car notre souhait est d'avoir des événements de cette envergure au sein de l'UCAD. Le thème est extrêmement important. D'ailleurs, juste après la soutenance de sa thèse en 1960, le 09 janvier plus précisément à la Sorbonne, Cheikh Anta a dit : « je compte définitivement retourner en Afrique noire pour participer à la formation des futurs cadres ». C'est la raison pour laquelle toute l'intelligentsia sénégalaise et africaine doit se retrouver autour de ces idéaux afin de pérenniser ce legs.

Comment faire pour intégrer la pensée de Cheikh Anta Diop dans les curricula de l'Education nationale ?

Je pense que Cheikh Anta lui-même avait commencé ce travail. Il avait divisé en deux sa pensée : les sciences humaines et les sciences exactes. Nous pensons que cela doit se faire à travers un processus, en commençant dès le base-âge, c'est-à-dire à l'école primaire. Par la suite, il faudra imprégner davantage les élèves de la vie du savant. Il ne faut pas attendre d'être

à l'Université pour découvrir Cheikh Anta.

Dans le domaine des sciences humaines, la linguistique a été mise en valeur. Cheikh Anta avait prouvé que les langues locales pouvaient être des vecteurs pour faire passer le message. A vrai dire, la langue locale est plus accessible à tous. Il est important de comprendre cette théorie.

Dans le domaine des sciences exactes, notre parrain a montré, en 1975 dans le journal de l'IFAN, comment enracciner la science en Afrique. Ses démonstrations sont consignées dans la grande collection intitulée « Alerte sur les tropiques ». Si l'Afrique suivait ces enseignements, elle n'aurait pas raté le millénaire des nouvelles technologies. Elle ne connaîtrait pas ce gap aujourd'hui. Donc, nous avons grand intérêt à introduire les enseignements de Cheikh Anta dans le programme scolaire.

Si vous aviez à juger le niveau de connaissance du parrain par les étudiants, que diriez-vous ?

Vraiment, c'est moyen pour ne pas

dire faible. J'ai un sentiment de déception au regard du travail titanesque que le parrain a abattu. Je dirai même que Cheikh Anta est absent dans les sphères universitaires, y compris à l'Ucad. Par contre, aux Etats-Unis, plus précisément à Atlanta, le « Cheikh Anta Diop Day » est célébré chaque 4 avril depuis 1985. Pourquoi pas au Sénégal ? Dans sa plateforme, notre mouvement souhaiterait que l'on institutionnalise le 7 février. Une journée spécialement dédiée à Cheikh Anta Diop.

Quel message votre mouvement aimerait-il passer à vos camarades étudiants ?

« Je serais l'homme le plus heureux, si de plus en plus de jeunes noirs allaient se former rigoureusement, même si c'est pour ensuite venir me contredire », disait Cheikh Anta. Il n'y a pas, intellectuellement, humilité plus grande. C'est pourquoi le mouvement « Karbone 14 », par ma voix, demande aux étudiants de lire et de se former.

M. Diop, vous mentionnez « Karbone 14 » avec un K ? Que se cache-t-il derrière cette lettre ?

Nous nous sommes inspirés de Carbone 14 qui est, selon Cheikh Anta Diop, un moyen d'asseoir toute l'ossature argumentaire qu'il a eu à développer tout au long de sa carrière. Nous avons réutilisé ce concept en remplaçant le C par un K ; ce qui donne Karbone. Le K renvoie au nom de Kemite, un noir spirituel. Ensuite, K étant la 11ème lettre de l'alphabet, nous avons considéré que cela représente 1+1 qui équivaut à Cheikh Anta et nous, dans l'optique du combat.

Dans quelles activités s'active-t-il en particulier ?

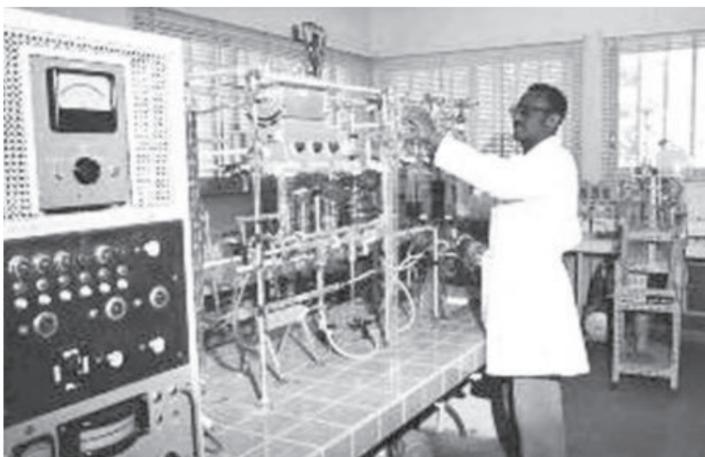
Le mouvement a été créé en 2016 et vise essentiellement à promouvoir la production intellectuelle du professeur. Chaque année nous organisons des débats, des panels et autres activités. C'est une façon de mettre l'accent sur le savoir et la connaissance comme l'a voulu Cheikh Anta Diop. Le 7 février de chaque année, nous célébrons aussi la disparition de notre parrain. En cette circonstance, nous organisons des expositions pour actualiser sa production intellectuelle. Cependant, tous les thèmes que nous choisissons ont un lien direct ou indirect avec l'actualité. Cette année aura lieu la deuxième édition de la grande marche pour l'introduction de ses enseignements dans les curricula au Sénégal. Un album musical est également prévu ; il sera dédié exclusivement au grand pharaon. C'est une façon pour nous de faire ressortir l'aspect culturel.

Nous avons initié le projet « Karbone 14 tour » qui fera partie des activités phares. Je peux vous certifier que sur les réseaux sociaux, les gens nous appellent de partout pour nous inviter. C'est le cas à Thiès et à Fatick. Par ailleurs, nous avons organisé le « Trophée Cheikh Anta » il y a quelques mois. Le but est de regrouper une vingtaine d'équipes sportives. A cet effet, on sillonne Dakar et les régions pour véhiculer le message de notre parrain. En fait, nous avons constaté que dans les régions, il y a des internautes qui aiment les écrits du professeur, mais n'ont pas la bonne information. Cette activité sportive nous permet de joindre l'utile à l'agréable.

## LABORATOIRE CARBONE 14

# Le lourd héritage du Professeur

**Bienvenue dans l'antre du savoir fondé par le professeur Cheikh Anta Diop. Trente-quatre ans après son décès, la charge est lourde sur les épaules de sa descendance aussi bien académique qu'idéologique. L'actuel responsable du Laboratoire carbone 14, Pr. Maurice Ndèye nous fait découvrir ces lieux chargés d'histoires, de savoirs. Et de défis à relever.**



Par Ameth DJIGO

Le néophyte en serait presque déçu. Le contraste est saisissant, entre la portée immense des théories et enseignements du Professeur Cheikh Anta Diop et la modestie du bâtiment qui abrite le Centre de datation et de mesure des faibles radioactivités, qui abrite lui-même le fameux laboratoire radiocarbone.

Dans le musée Cheikh Anta Diop, résistent au temps tous ces objets du quotidien qui ont eu l'insigne honneur d'avoir été caressés, touchés, adorés, manipulés pendant deux décennies, entre 1965 et 1986, par l'une des plus grandes identités remarquables du milieu académique sénégalais et du monde entier. Un compteur proportionnel dont les manivelles dénotent de l'ancienneté, un banc de synthèse imposant avec une rangée de fioles qui a fait son temps, un liquéfacteur d'azote qui vieillit sagement au coin du labo carbone 14 désormais transformé en musée, une pile de livres spécialisés dont les titres rebifferaient le plus téméraire lecteur que le professeur avait l'habitude de consulter dans ses travaux, des spécimens de crânes.

L'antre du professeur Cheikh Anta Diop respire le savoir, la sérénité, et la solennité. Tout comme l'est l'héritier dans la gestion de ce labo mythique, docteur en physique nucléaire, le professeur Maurice Ndèye. « Au début, ça faisait un peu frémir par rapport à l'immense travail qu'on devait accomplir. On s'est rendu compte qu'on ne pouvait pas faire comme Cheikh Anta Diop de toute façon. Il fallait juste jouer sa partition. Moi, en venant, j'ai joué ma partition de physicien, c'est-à-dire du point de vue de l'aspect physique et chimique de mon travail contrairement au Professeur qui était un homme multidimen-

sionnel », avoue-t-il. Aucune sorte de vénération dans cet aveu, mais le fait assez connu et reconnu qu'il va falloir cravacher pour être au niveau du Professeur. D'ailleurs, c'est comme une évidence implicitement admise dans ces lieux : « le Professeur » fait forcément référence au natif de Tcheytjou (Diourbel), celui qui a su démontrer, avec brio, dans un monde scientifique plein d'idées reçues sur l'Afrique, « l'antériorité des civilisations nègres ».

## Tant bien que mal

La modeste bâtisse, peinte en bleu clair, coïncée entre l'Institut fondamental d'Afrique noire (Ifan) dont il dépend, et l'Unité de recherche en ingénierie culturelle et en anthropologie (Urica), beigne dans un calme plat que même l'activité voisine d'un garage mécanique auto n'arrive pas à perturber. Un buste en grès, cadeau du sculpteur Mody Laye Ndiaye, immortalise Cheikh Anta à l'entrée de ce labo qu'il a fondé cinq ans après les indépendances.

En dehors du labo d'origine du Professeur qui est transformé en musée, une salle de prétraitement physique, une autre de prétraitement chimique, une salle de synthèse du benzène, et une salle de comptage composent ce centre. Un grand encart qui renseigne sur les filières et tout juste sur la gauche, le bureau du docteur en physique nucléaire, Maurice Ndèye. Depuis 2001, c'est lui qui a la tâche, aussi exaltante que lourde, de devoir perpétuer le legs du Pharaon noir Cheikh Anta Diop.

Dans la vision initiale du Professeur Diop, ce laboratoire radiocarbone, communément appelé carbone 14, devait être le point de départ, le noyau d'un centre atomique de basses énergies. Un projet très

ambitieux pour un jeune pays qui vient d'accéder à la souveraineté internationale. L'idée était d'appliquer les techniques de datation dont la plus connue dans l'imaginaire sénégalais est celle du Carbone 14, mais il y avait également la méthode annexe de datation relative par le dosage au fluor. Excepté la datation, la technique des traceurs, la spectrométrie gamma, les mesures variées de physique nucléaire, l'autoradiographie, les mesures variées de physique nucléaire et les déterminations de rapport d'abondance isotopique devaient constituer les filières de ce centre. Mais les choses ne se sont pas passées comme prévu.

En dehors d'une adversité politique très forte avec son pendant dans la littérature sénégalais et Président de la République, Léopold Sedar Senghor (1960-1981), la relève n'a pas été au rendez-vous malgré une bonne volonté manifeste. « De 1986, année de sa mort, à 1989, le laboratoire est resté en hibernation. C'est en 1999 que le gouvernement, sous Abdou Diouf, a voulu réhabiliter ce laboratoire en donnant un certain financement. C'est avec l'avènement du Pr Djibril Samb de l'Ifan que nous avons eu ces fonds qui nous ont permis d'entrer en possession de tout ce nouveau matériel. Mais comme le programme du Professeur était très vaste et que les moyens étaient limités, nous aussi sommes réduits dans notre marge de manœuvre. Nous nous sommes limités à faire du comptage par scintillation liquide », explique Maurice Ndèye. Presque quatre décennies se sont écoulées depuis que Pharaon noir a tiré sa révérence. Et comme dans un choc post-traumatique, le laboratoire a plongé dans une sorte d'aphasie les années qui ont suivi la disparition de Cheikh Anta Diop. Cependant, les responsables essaient tant bien que mal de se mettre à niveau. Des technologies nouvelles ont vu le jour pour les méthodes de datation ou de mesure de radioactivité. Actuellement, la salle de comptage du labo est dotée de nouveaux accessoires, comme l'analyseur à scintillation liquide, pour se mettre au diapason et surtout concrétiser les objectifs initiaux que s'était fixé le professeur Diop. « Je ne connais pas beaucoup de laboratoires qui disposent d'un électro-alpha. C'est le dernier qui soit disponible avec huit chambres de détection. Il n'y a rien de tel. Ça, c'est notre contribu-

tion pour le laboratoire pour montrer qu'on suit la ligne tracée par Cheikh Anta Diop », se félicite le professeur Ndèye.

Il n'en demeure pas moins que des difficultés récurrentes font fonctionner le centre par à-coup. Si les coupures d'électricité se font de plus en plus rares et tendent à moins devenir un problème, le

manque de moyens financiers limite et assigne au Centre des ambitions minimales avec un budget calé sur celui de l'Ifan et mis à disposition tardivement. « Depuis 2000, ça fonctionne mais c'est un peu difficile. De temps à autre, la machine tombe en panne comme c'est le cas actuellement puisqu'elle est en maintenance ».

## Maurice NDEYE

« Tendre vers un grand centre de technique nucléaire »



Dans son bureau spartiate qu'il partage avec un collègue, le responsable du laboratoire Carbone 14 de l'Ifan est pourtant loin du défaitisme de l'âge d'or du Professeur Diop. L'animation scientifique lui incombant, il a à son actif plusieurs publications et travaux aussi bien dans le domaine théorique que dans les applications pratiques. En dehors des applications géologiques ou archéologiques, le labo détermine également des mesures pour la médecine ou même la sécurité alimentaire. Avec l'électro-gamma, une étude inédite sur la pollution marine a déjà été faite par les équipes du professeur Ndèye.

« On mesure la pollution marine. On essaie de voir comment les organismes marins sont pollués par les radionucléides, c'est-à-dire ceux qui sont à rayonnement alpha gamma, les effluents industriels, etc, qui sont dangereux. Ils impactent l'environnement côtier et ont indirectement des conséquences sur nous puisque nous ingérons des fruits de mer comme la moule. On a récemment travaillé dessus, et nous nous sommes rendu compte qu'il y avait une très forte radioactivité dans ces fruits et qu'il fallait jouer le rôle d'alerte pour dire que ces moules sont un excellent index de pollution. On avait une pollution d'environ 134 becquerels par kilo. Pour la première fois, ce type de mesure se fait au Sénégal », fait-il savoir.

Les travaux ont également été menés sur la production atmosphérique. Le CO<sub>2</sub>, gaz à effet de serre, et ses conséquences sur la capitale sénégalaise sont déjà étudiées et attendent une plus grande vulgarisation pour le public sénégalais. Évaluer la contribution des usines ou du trafic autoroutier est très important pour une ville comme Dakar. « On est arrivé à calculer les quantités de CO<sub>2</sub> émises par les différents sites au niveau de Dakar (Sandaga, Zone industrielle, Baie de Hann). Ce qui nous a valu des publications scientifiques à Oxford. C'est beaucoup de mérite d'être arrivé à la faire. Il y a une grosse polémique entre pollueurs et non pollueurs au niveau international », détaille Maurice Ndèye.

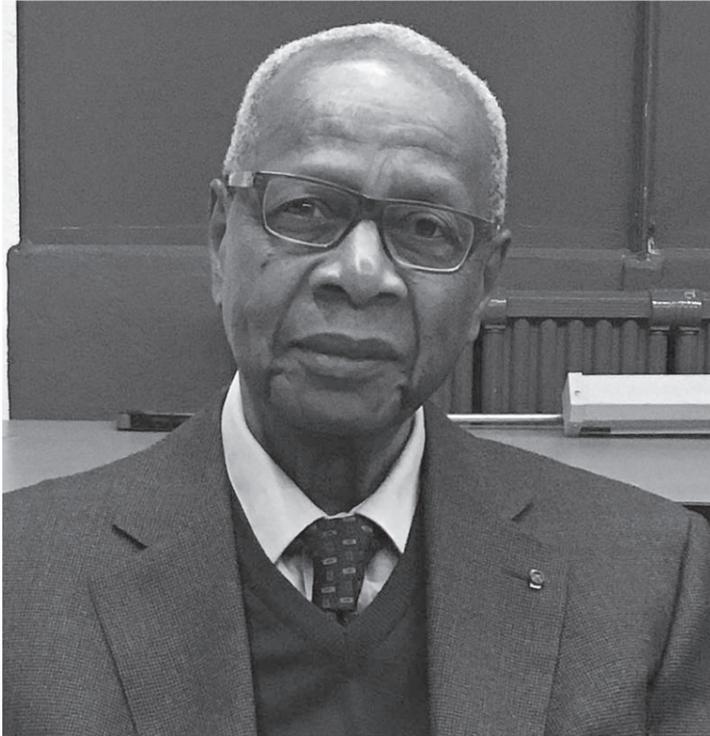
Les travaux plus théoriques sont quant à eux consignés dans « Bulletin A », ou d'autres revues spécialisées comme « Africa Geoscience Review » ou « Radiocarbon Journal ».

L'équipe du professeur Ndèye trouve aussi son dynamisme dans l'animation scientifique de l'Université. « On a eu des résultats car nous sommes des chercheurs censés en avoir pour avancer. Chaque année, nous avons également les journées du parrain (Cheikh Anta Diop) où nous sommes obligés de présenter nos productions ». Des conférences scientifiques mondiales comme l'International Radiocarbon Conference sont aussi au menu. Preuve de cet entrain scientifique, le Sénégal a accueilli l'événement en 2015.

Maurice Ndèye est conscient que le sillon creusé par le savant Cheikh Anta Diop est trop grand pour être occupé de manière aisée. Mais les ambitions restent intactes : « Aller dans le sens tracé par le Professeur, on veut tendre vers un grand centre de technique nucléaire. On veut tendre vers ça », confie-t-il.

## UCAD

## Péripéties d'une formation



Drapée dans ses habits de lumière de capitale de l'Afrique occidentale française (A.O.F), Dakar se devait d'étreindre la première université d'Afrique francophone, l'Université de Da-

kar, créée le 14 février 1957 et inaugurée le 9 décembre 1959. Cependant, cette dernière a été précédée d'autres structures de formation et de recherche supérieures : l'Ecole africaine de

médecine, première ébauche d'un enseignement supérieur en Afrique, en 1918, l'Institut Français d'Afrique Noire (IFAN) en 1936, la création d'un certificat de Physique, Chimie et Biologie (PCB), préparatoire aux études médicales, l'ouverture au début des années cinquante d'écoles supérieures académiquement rattachées à l'Université de Bordeaux dans le cadre de ce qui fut appelé en 1950, Institut des Hautes Etudes de Dakar.

L'érection de facultés indépendantes, en lieu et place de ces écoles supérieures, a été le premier pas vers l'institution de la 18ème Université française, l'Université de Dakar,

académiquement rattachée aux Universités de Paris et de Bordeaux, en 1957. En vérité, l'Université de Dakar est l'héritière de l'Ecole Africaine de Médecine et de Pharmacie de Dakar, créée en 1916. Cette dernière a formé jusqu'en 1953, 581 médecins et 56 pharmaciens.

Le 24 février 1957 est fondée officiellement l'université de Dakar dans laquelle est intégrée l'Ecole de Médecine. Ce n'est qu'en 1962 que l'Ecole de Médecine se transforme en faculté.

**Devise et emblème**

L'Université de Dakar, à l'instar de toutes les universités de par le monde, s'est donnée comme signes distinctifs une devise : « Lux mea lex » - soit, « La lumière est ma loi » - qu'elle doit au poète et premier président sénégalais Léopold Sédar Senghor. En outre, un emblème conçu par le professeur Théodore Monod, scientifique naturaliste, explorateur, érudit et hu-

maniste français, a été adopté par le recteur Lucien Paye (1957 - 1960). Il est formé de deux antilopes chevalines se faisant face et qui symbolisent la fécondité, l'abondance et la procréation ; de part et d'autre des antilopes, figure un flambeau représentant la lumière, la connaissance.

Située non loin de la Corniche Ouest de Dakar, l'Université de Dakar a vu les alizés marins de la proche mer, bercer nombre de studieux potaches qui y ont fait leurs humanités, devenus par la suite des personnalités au Sénégal, à l'image des présidents sénégalais Me Abdoulaye Wade, Abdou Diouf, Macky Sall, et en Afrique, avec les présidents béninois Yayi Boni et Patrice Talon, sans oublier le président malien Ibrahim Boubacar Keïta, entre autres. Sa faculté de médecine, son école de journalisme et son école de formation de bibliothécaires et archivistes sont particulièrement réputées en Afrique francophone.

Etalés sur 72 ha, les campus pédagogique et social de l'Université de Dakar ont accueilli des générations d'étudiants sénégalais, africains et même européens.

Dénommée Université Cheikh Anta Diop depuis le 30 mars 1987, du nom du célèbre anthropologue et historien sénégalais éponyme, elle est aujourd'hui le réceptacle de 80 000 étudiants en 2019 alors que ses pensionnaires étaient au nombre de...1300 en 1959 !

Par Abdou SALL

**Les Recteurs, de Capelle à Thioub**

Depuis sa création, l'Université publique de Dakar a connu treize Recteurs : Jean Capelle (1947-1949-1954-1957), Guillaume Camerlynck (1950-1954), Lucien Paye (1957-1960), Claude Franck (1960-1964), Pierre Lelièvre (1964-1967), Paul Teyssier (-1971), Seydou Madani Sy (1971-1986), Souleymane Niang (1986-1998), Moustapha Sourang (1998-2001), Abdel Kader Boye (2001-2003), Abdou Salam Sall (2003-2010), Saliou Ndiaye (2010-2014), puis le professeur Ibrahim Thioub depuis 2014.

## DISPOSITIF SANITAIRE

## Le renforcement du service médical des étudiants en cours

Ancien pensionnaire de l'Université Cheikh Anta Diop, plus précisément de l'Institut des sciences de la terre (Ist) de la Faculté des sciences et techniques, le Président Macky Sall se félicitait, début octobre 2018, d'avoir doublé la capacité d'accueil du campus social. C'était dans l'enceinte même de ce temple du savoir, à l'occasion de l'inauguration de six nouveaux pavillons de 4000 lits. L'inauguration de ces pavillons fait écho à la démolition / reconstruction en cours, du nouveau service médical du Centre des œuvres universitaires de Dakar (COUD). Le bâtiment s'élèvera sur trois niveaux et sera à la disposition des étudiants pour des consultations en gynécologie, en kinésithérapie, en psychiatrie, en dermatologie et en cardiologie - en sus d'un service de radiologie équipé en matériel pour les scanners, les imageries par résonance magnétique (Irm) et les mammographies.

**Consultations spécialisées**

Le nouveau centre-socio médical du Coud intégrera, entre

autres commodités, 30 lits de consultation générale (contre 13 auparavant), un service d'urgence ainsi qu'un bloc opératoire. Ce qui concourra à renforcer l'offre de soins actuellement opérationnelle au niveau du service médical, dans un contexte où les effectifs de l'Ucad s'élèvent à plus de 80 000 étudiants. Avec à disposition des médecins, des sages-femmes, des infirmiers et aides-soignants, un personnel administratif et du personnel paramédical (brancardiers, ambulanciers, agents de sécurité), ce service, temporairement délocalisé au Pavillon T, sera 24 heures sur 24 à la disposition d'éventuels patients. Il offre des consultations en médecine générale, des soins infirmiers, des consultations spécialisées, des analyses, ou encore des radiographies (électrocardiogramme, endoscopie haute et basse, radioscopie standard). S'y ajoutent un service pour le transport des malades, l'hospitalisation, les urgences et une pharmacie.

En adéquation avec la Couver-

ture maladie universelle (Cmu), les patients peuvent bénéficier d'un remboursement de frais médicaux et de réductions substantielles sur le coût des médicaments. Le service d'urgence assure la continuité du service médical en dehors des heures ouvrables, les samedis, dimanches et jours fériés. Il est tenu par des médecins internes recrutés à titre temporaire, en complément d'effectifs tirés des rangs des étudiants en Médecine, Pharmacie et Chirurgie.

Fort de cinq unités dentaires et de cinq postes de santé annexes, le service médical des étudiants de l'Université Cheikh Anta Diop travaille en parfaite intelligence avec le service social, pour permettre une prise en charge plus inclusive. Cela englobe l'accueil et l'orientation des étudiants vivant avec un handicap, ainsi que l'appui aux étudiants grands malades à soins coûteux, aux diabétiques et aux drépanocytaires. Tout comme des opérations de dons de lunettes, de cannes anglaises,



de secours décès ou des aides financières. Last not least, un dispositif d'accompagnement psychosocial est opérant, en vue de parer à toute éventualité.

**Les étudiants veulent du fast-track**

Dans un registre parallèle, la pratique sportive présente des retombées positives sur la santé. Il est heureux de noter qu'un service des sports a été créé pour les étudiants et le personnel. Ces derniers disposent à temps plein de six terrains de basketball, quatre aires de football, quatre courts de tennis, trois terrains de handball, trois terrains de volley-ball, deux dojos, un terrain de pétanque, une piste d'ath-

létisme et un terrain de Beach volley.

Suite à la démolition du centre médico-social en vue d'en ériger un nouveau plus moderne, les services médicaux ont déménagé la plus grande partie de leurs entités au rez-de-chaussée du pavillon T. Les étudiants interpellés saluent la volonté de modernisation affichée par l'autorité.

Toutefois, ils souhaitent plus de diligence dans les travaux. Dans leur entendement, le nouveau centre socio-médical doit être bouclé en mode fast-track, eu égard à l'urgence de la question médicale et sanitaire au sein du campus social.

Par Eli MANE

## QUE DIT CHEIKH ANTA DIOP AUX ÉCRIVAINS AFRICAINS ?



Par Boubacar Boris Diop

**Lorsqu'il s'agit d'évoquer l'héritage du Professeur Cheikh Anta Diop, Boubacar Boris Diop, écrivain, journaliste, écrivain et même essayiste, ne fait pas dans la langue de bois. A l'occasion du trentième anniversaire de la mort du savant, Boris est largement revenu sur l'œuvre de l'homme. Dans un texte magistral, à charge, il soutient que l'auteur de *Civilisation et barbarie* n'a pas eu le soutien intellectuel qu'il mérite de la part de ses pairs. Il en décortique les raisons.**

Presque tous les champs du savoir humain ont éveillé la curiosité de Cheikh Anta Diop. Il s'est employé chaque fois à les explorer en profondeur, avec une rare audace mais aussi avec une implacable rigueur. La création littéraire négro-africaine ne l'a donc pas laissé indifférent. De fait, il l'a toujours jugée si essentielle qu'une réflexion soutenue sur le sujet, que l'on pourrait aisément systématiser, traverse son œuvre, l'innervant en quelque sorte.

Cet intérêt est nettement perceptible dès Nations nègres et culture où il reste toutefois plus soucieux de raviver les liens entre les langues africaines et de démontrer leur aptitude à dire en totalité la science et la technique. Mais déjà en 1948, dans *Quand pourra-t-on parler d'une Renaissance africaine ?* il invitait les écrivains à faire des langues du continent le miroir de nos fantasmes, de notre imaginaire et de nos ambitions. Il y revient dans *Parenté génétique de l'égyptien pharaonique et des langues négro-africaines* et, quasi avec les mêmes mots, dans *Civilisation ou barbarie*. Si Cheikh Anta Diop élabore ce qu'il appelle une Esquisse d'une théorie esthétique de l'image littéraire en poésie et dans le roman africain, c'est surtout pour stopper la fuite en avant d'auteurs persuadés, assez étrangement, que les mots chargés de traduire leur moi intime ne peuvent leur venir que du dehors. Esprit nuancé et fin, il ne formule pas ce point de vue avec irritation ou sur un ton brusque. Il se défend même, non sans élégance, de reprocher aux écrivains africains l'utilisation provisoire d'une langue étrangère, car note-t-il « il n'existe actuellement, pour eux aucune autre expression adéquate de leur pensée ». Il souligne ensuite, avec une lucidité qui cache mal son amertume, ce qu'il nomme « un problème dramatique de notre culture » ainsi résumé : « ...

nous sommes obligés d'employer une expression étrangère ou de nous taire. » L'idée de haïr une langue humaine, même celle du colonisateur, ne l'effleure jamais. Il ne fait ainsi aucune difficulté pour concéder que les philosophes, manieurs de concepts universels, peuvent espérer formuler leur réflexion dans une langue étrangère.

Mais, insiste-t-il, il ne saurait en être de même pour les poètes et les romanciers en raison de leur rapport complexe au réel. Tout auteur de fiction sait en effet qu'il arrive toujours un moment où les mots, ses invisibles compagnons nocturnes, se dérobent à lui, un moment où il se sent comme perdu au pied d'une muraille de silence, un moment où l'écho de sa voix ne lui revient pas. Et plus l'écart entre sa culture de départ et sa langue d'arrivée est grand, plus cette muraille de silence s'avère difficile à escalader. Pour Cheikh Anta Diop, les écrivains africains se trouvent dans cette situation particulière qui les condamne à une certaine maladresse. Il est vrai que certaines fulgurances chez des poètes noirs talentueux - il cite notamment Senghor et Césaire - ont pu donner à tort l'impression qu'une langue d'emprunt peut gambader au-dessus des frontières et traduire notre génie. De l'avis de Diop, il s'agit là d'une illusion mortifère car au final la poésie négro-africaine d'expression française est de bien piètre qualité : « Une étude statistique révélerait, écrit-il, la pauvreté relative du vocabulaire constitutif des images poétiques [chez l'auteur négro-africain]. Une liste très courte d'épithètes, surtout 'moraux' donnerait les termes les plus fréquents : valeureux, fougueux, langoureux... » Et Diop d'enfoncer le clou : « Les termes pittoresques peignant les nuances de couleurs, de goût, de sensations olfactives et même visuelles sont formellement interdits à la poésie négro-africaine

parce qu'ils appartiennent au stock du vocabulaire spécifique lié à des coordonnées géographiques ». Autant d'observations qui font remonter à la surface ce que le poète haïtien Léon Léau appellera, en une complainte devenue fameuse, « cette souffrance ce désespoir à nul autre égal de dire avec des mots de France ce cœur qui m'est venu du Sénégal. »

On est sidéré de constater que c'est un jeune homme d'à peine vingt cinq ans qui pose dans une perspective historique aussi large le vieux dilemme des écrivains africains... Il pointe d'emblée le double manque d'auteurs qui, sans écrire en bambara, en moré ou en wolof, n'écrivent pas non plus tout à fait en français. D'habiter cet entre-deux-langues crée un malaise en quelque sorte structurant : ce déficit-là est aussi un défi que, du Nigérien Amos Tutuola à l'Ivoirien Ahmadou Kourouma en passant par le Sénégalais Malick Fall, chacun s'est efforcé de relever à sa manière. C'est ce mal-être linguistique que l'on trouve à l'origine de bien des révolutions formelles en littérature négro-africaine, de toutes ces tentatives de « violer la langue française pour lui faire des petits bâtards » pour reprendre un mot célèbre de Massa Makan Diabaté. Il permet aussi de comprendre l'émoi suscité par les romans de Tutuola ou, naturellement, ce qu'on peut appeler le « modèle Kourouma ». *Parenté génétique de l'égyptien pharaonique* et des langues négro-africaines analyse sans les mentionner ces manœuvres de contournement ou, si l'on préfère, ce boitillement esthétique. Cheikh Anta Diop évoque après Sartre la nécessité pour le poète négro-africain de « dégorger » les mots français « de leur blancheur » avant de pouvoir en faire un usage efficace. Et le génie de Césaire, souligne Diop, c'est d'avoir su inventer « une langue propre » et d'une vibrante

authenticité, qui n'a rien à voir avec le français ou le créole. De cette remarque de l'auteur de *Civilisation ou barbarie*, on peut déduire, avec quelque malice j'en conviens, que Césaire est l'ancêtre lointain et bien plus délirant de Kourouma. Mais la « dé-francisation du français » dont parle Sartre n'est aux yeux de Cheikh Anta Diop qu'un simple palliatif. Voici ce qu'il écrivait dans *Quand pourra-t-on parler d'une Renaissance africaine ?* : « Tout en reconnaissant le grand mérite des écrivains africains de langue étrangère, nous ne saurions nous empêcher de les classer dans la littérature de la langue qu'ils ont utilisée. » C'est ce que dira plus tard le Kenyan Ngugi Wa Thiong'o dans *Decolonizing the mind*, sur un ton plus rude, à propos de ses confrères de langue anglaise. Et à mon humble avis, cette remarque sur l'identité du texte est valable même pour les œuvres en rupture avec les normes de la langue d'emprunt : Les soleils des Indépendances a beau faire exploser du dedans la prosodie française, il reste un roman français.

En résumé, Cheikh Anta Diop avertit les écrivains de son époque : vous allez tout droit vers l'impasse, le ver est dans le fruit que vous croquez à si belles dents. Il faut signaler au passage qu'il compte de nombreux amis parmi ceux qu'il critique ; on peut imaginer que certains d'entre eux sont allés le soutenir bruyamment contre une institution académique obtuse lors de sa soutenance à la Sorbonne ; sans doute aussi a-t-il discuté avec quelques-uns de leurs manuscrits. Cette proximité garantit la qualité humaine du dialogue et lui donne de la hauteur. C'est d'ailleurs un poète, et non des moindres, qui a été le premier à comprendre et à dire dans *Discours sur le colonialisme*, l'importance de Nations nègres et culture, « l'ouvrage le plus audacieux qu'un Nègre ait jusqu'ici écrit et qui comptera, à n'en pas douter, dans le réveil de l'Afrique. » Mais cet homme est si singulier qu'il faut bien croire qu'il vient d'ailleurs. S'il mesure si bien l'importance de l'imaginaire chez les peuples spoliés de leur histoire, c'est en référence à une poésie bien éloignée de celle de ses camarades du Quartier latin : il a en tête, quand il leur parle, les vers de Serigne Mbaye Diakhaté, Mame Mor Kayré et Serigne Moussa Kâ, qui lui sont familiers depuis sa tendre enfance.

Cheikh Anta Diop a-t-il seulement été entendu de ses contemporains ? Je répondrai sans hésiter : non. C'est que son propos était, littéralement hors de saison. Un petit flashback nous fera revivre cette époque de grande fébrilité idéologique. Alioune Diop, qui avait déjà fondé « Présence africaine » en 1947, organise les Congrès de Paris et Rome en 56 et 59. Ce sont, pour les intellectuels et écrivains noirs progressistes, des années d'emportement lyrique : l'écriture est un long cri et même de purs théoriciens comme Fanon s'expriment souvent en poètes. Tous se donnent pour mission de guider leurs peuples sur les chemins de la liberté et celle-ci leur semble toute proche. Il faut donc aller vite, il n'est pas question de finasser. Cette

jeunesse impatiente veut tout, tout de suite, et se sent presque irritée par la complexité du monde. Tous savent bien, par exemple, que les langues coloniales sont un cadeau empoisonné mais ils ne peuvent se permettre de les rejeter avec mépris : pour l'heure ce sont elles qui font tenir ensemble les combattants, lesquels y puisent pour ainsi dire leurs mots de passe.

Nous sommes du reste, ne l'oublions pas, au temps du marxisme triomphant et on se fait vite suspecter de chauvinisme étroit ou de remise en cause du primat de la lutte des classes.

C'est peut-être David Diop qui exprime le mieux cette pression de l'urgence politique lorsqu'il observe en mars 56 dans sa *Contribution au débat sur les conditions d'une poésie nationale* : « Certes, dans une Afrique libérée de la contrainte, il ne viendrait à l'esprit d'aucun écrivain d'exprimer autrement que par sa langue retrouvée ses sentiments et ceux de son peuple. Dans ce sens, la poésie africaine d'expression française coupée de ses racines populaires est historiquement condamnée ». L'auteur de *Coups de pilon* est ainsi l'un des premiers à suggérer une littérature négro-africaine de transition, idée qui ne gênait en rien Cheikh Anta Diop. [Conférence de presse RND relais ex-Route de Ouakam.]

Ces réflexions ne sont évidemment pas transposables telles quelles dans les colonies britanniques ou portugaises mais les similitudes restent assez fortes. Elles le sont à un point tel que Ngugi Wa Thiong'o arrivera à partir de 1964 aux mêmes conclusions que Cheikh Anta Diop sans l'avoir jamais lu et que la publication en 1966 par l'Ougandais Okot P'Bitek de *Song of Lawino*, est un événement autant par sa valeur poétique que par sa langue d'écriture, le lu.

Toutefois, ce qui rend le plus inaudible Cheikh Anta Diop, c'est ce que j'appelle souvent le « péché originel » de la littérature négro-africaine : dès le départ, l'écrivain se veut un porte-voix. Il ne parle donc pas à son peuple, il parle pour son peuple. De ces bonnes intentions libératrices naît un tête-à-tête avec le colonisateur qui change tout. En dénonçant les crimes de la conquête, c'est à l'oppressé qu'il veut faire honte et cela n'est possible que dans la langue de ce dernier. Voilà pourquoi tant d'écrivains africains engagés, voire franchement militants ont été si à l'aise avec la langue française. Pour certains d'entre eux, il s'agissait surtout de dire à l'Européen : « Vous avez tort de nous dépeindre comme des sauvages ».

Cheikh Anta Diop, qui voit le piège se refermer sur les écrivains africains, aimerait les voir moins sur la défensive. Il ne suffit pas selon lui de réfuter la 'théorie de la table rase'. Il s'emploie dès lors à contester les pseudo-arguments visant à dénier aux langues africaines tout potentiel d'expression scientifique ou littéraire. Il traduit ainsi dans *Nations nègres et culture*, un résumé du Principe de la relativité d'Einstein, un extrait de la pièce Horace de Corneille et

La Marseillaise. C'est aussi à l'intention de ces mêmes écrivains arguant de la multiplicité des langues africaines - pour mieux justifier l'usage du français ou de l'anglais - qu'il démontre leur essentielle homogénéité. Au fond, il leur dit ceci : l'Afrique, mère de l'humanité, a fait de vous les maîtres du temps et lorsque les autres sont entrés dans l'Histoire, vous les avez accueillis à bras ouverts car vous, vous y étiez déjà, bien en place. Il veut surtout leur donner le courage d'oser rebrousser chemin, n'hésitant pas à leur offrir en exemple Ronsard, Du Bellay et tous les auteurs de La Pléiade qui avaient pris leurs responsabilités historiques en remettant en cause l'hégémonie du latin. Le plus ardent désir de Cheikh Anta Diop, c'était d'éviter à l'Afrique qui a inventé l'écriture, d'être le seul continent où langue et littérature se tournent si résolument le dos.

Mais c'était un dialogue de sourds - une expression que lui-même utilise d'ailleurs à propos de son différend avec les égyptologues occidentaux. Il était dans l'Histoire et on lui opposait des arguments subalternes du genre : « il nous faut bien vendre nos ouvrages », « nos peuples ne savent ni lire ni écrire »... Mais qui donc a jamais su lire et écrire une langue sans l'avoir apprise ? Sur ce point précis, Cheikh Anta Diop rappelle à maintes reprises à ses interlocuteurs le cas de l'Irlande qui a sauvé le gaélique de la mort en le remettant en force dans son système éducatif. Cependant, derrière toutes les arguties des intellectuels africains il repère, comme indiqué dans *Civilisation ou barbarie*, « un processus d'acculturation ou d'aliénation » auquel il est impératif de mettre au plus vite un terme.

Acculturation ? Aliénation ? Voici un passage de *À rebrousse-gens*, troisième volume des *Mémoires de Birago Diop* où celui-ci répond directement à Cheikh Anta Diop. Tous deux, jeunes étudiants en France venus passer de brèves vacances au pays, se retrouvent à Saint-Louis. Birago raconte à sa manière désinvolte et volontiers sarcastique : « J'avais appris dans la journée que Cheikh Anta Diop faisait une conférence sur 'l'enseignement des mathématiques en langue wolof.' J'y ai été. » Par amitié pour l'orateur sans doute car le sujet ne le passionne pas vraiment. Il avoue même avoir essayé de coller ce jour-là son copain en lui demandant de traduire en wolof les mots « angle » et « ellipse ». Au terme de son récit, l'écrivain redit son admiration pour « le fervent égyptologue qui a combattu tant de préjugés » avant de trancher tout net : « J'étais et je demeure convaincu. » Et Birago d'ajouter ceci, qui à l'époque ne valait pas seulement pour lui : « Peut-être suis-je toujours et trop acculturé. Irrémédiablement. » (À mon avis, on aurait tort de prendre cette confession au pied de la lettre : Birago Diop, d'un naturel sceptique et irrévère, s'exprime ainsi par allergie à tout ce qui lui semble de l'idéologie mais ne rejetait en rien ses racines. Cheik Aliou Ndao le sait bien, qui lui lance dans un poème de Lolli intitulé « Baay Bi-raago jaa-jéf » : 'Dëkkuloo Cosaan di ko gal-gal'.)

Aujourd'hui, un demi-siècle après ce duel à distance entre deux de

nos grands hommes, il est clair que les pires craintes de Cheikh Anta Diop se sont vérifiées.

En vérité le visage actuel de la littérature négro-africaine d'expression française n'est pas aussi beau à voir qu'on cherche à nous le faire croire. J'en parle de dedans, avec l'expérience de celui qui a publié son premier roman il y a trente cinq ans. L'essentiel s'y joue aujourd'hui en France et on peut dire que le fleuve est retourné à sa source, sur les bords de la Seine où Cheikh Anta Diop l'a vue naître. Le phénomène s'est accentué après une période, trop courte hélas, où de grandes initiatives éditoriales au Sénégal, au Cameroun et en Côte d'Ivoire, par exemple, ont fait émerger des institutions littéraires crédibles et des auteurs respectés. Mais à la faveur du marasme économique, l'Hexagone a vite repris sa position centrale. C'est au dehors que nos œuvres sont publiées, validées de mille et une manières avant de nous revenir, sanctifiées en quelque sorte par des regards étrangers. Nos livres étant rendus difficilement accessibles par leur prix et par leur langue, nous sommes de ces auteurs dont le public a entendu parler mais qu'il n'a guère lus : nous sommes des écrivains par ouï-dire. Si j'osais pousser la taquinerie plus avant, je dirais que chez nous bien des réputations littéraires reposent sur ce malentendu fondamental.

Un des signes du désastre, c'est que dans certains pays africains aucun texte de fiction n'est publié dans des conditions normales. Un ou deux noms constituent à eux seuls tout le paysage littéraire et, pour le reste, quelques histrions outrancièrement médiatisés en Occident font oublier ce vide sidéral sur le continent lui-même. En somme, le tête-à-tête originel se perpétue mais l'écrivain africain a revu sa colère à la baisse : seul fait recette l'afro-pessimisme qui dort, comme chacun sait, dans le même lit que le racisme le plus abject. Le profil type de cet auteur est facile à esquisser : il ne lui suffit pas de cracher tout le temps sur l'Afrique, il prétend aussi qu'étant né après les indépendances il n'a rien à dire sur la colonisation et encore moins sur la Traite négrière, qu'il aimerait bien que nous arrêtons de jouer aux victimes et d'exiger des autres une absurde repentance. Bref, cette littérature qui se voulait négro-africaine à l'origine, est bien contente de n'être aujourd'hui que négro-parisienne.

Si j'ai peint un tableau aussi sombre, c'est qu'il me semble crucial que nous nous gardions de tout optimisme de façade. Je veux dire par là que oui, trente ans après la mort de Cheikh Anta Diop, l'on n'est considéré comme un véritable écrivain en Afrique qu'à partir de l'anglais, du portugais ou du français. On entend encore souvent des auteurs de la génération de Diop et d'autres beaucoup plus jeunes dire avec sincérité leur préférence pour ces langues européennes. La situation complexe de certains de nos pays est selon eux une des preuves de l'impossibilité, voire du danger, de promouvoir le senoufo, le yoruba et le beti par exemple ou de s'en servir comme instrument de création littéraire.

Il est certain que la fragmentation linguistique est décourageante, même si Cheikh Anta Diop prend toujours soin de la relativiser. Comment y faire face ? Certains ont suggéré de forcer la main au destin en gommant toutes nos différences. Mais toujours clairvoyant et ennemi de la facilité, ce grand panafricaniste n'hésite pas à écrire dans *Nations nègres et culture* que « L'idée d'une langue africaine unique, parlée d'un bout à l'autre du continent, est inconcevable, autant que l'est aujourd'hui celle d'une langue européenne unique. » À quoi on peut ajouter qu'elle comporte le risque d'un terrible assèchement. J'ai entendu des intellectuels accuser Ayi Kwei Armah de préconiser, justement, cette langue africaine commune. Ce n'est pas du tout ainsi que j'ai compris le chapitre de *Remembering the dismembered continent* où le grand romancier ghanéen s'efforce de trouver une solution à ce qu'il appelle « notre problème linguistique ». Il propose simplement une démarche politique volontaire qui ferait du swahili ou - ce qui a sa préférence - d'une version adaptée de l'égyptien ancien, l'outil de communication internationale privilégié des Africains. Cela rejoint, en creux, le plaidoyer de Cheikh Anta Diop en faveur d'humanités africaines fondées sur l'égyptien ancien.

Cela dit, dans des pays comme le Cameroun, le Gabon ou la Côte d'Ivoire aucune solution ne paraît envisageable pour l'heure. Est-ce une raison pour se résigner à un statu quo général ? Je ne le pense pas, car cela voudrait dire que chaque fois que nous ne pouvons pas faire face ensemble à une difficulté particulière, nous devons tous rester en position d'attente sur la ligne de départ. Je pense au contraire que là où les conditions sont réunies, il faut se mettre en mouvement en pariant sur l'effet de contagion d'éventuelles réussites singulières.

Pour ma part je vais essayer de montrer, par un bref état des lieux, la dette immense du Sénégal à l'égard de Cheikh Anta Diop. C'est lui-même qui raconte en 1979, dans sa 'Présentation' de l'édition de poche de *Nations nègres et culture* la mésaventure de Césaire qui «... après avoir lu, en une nuit, toute la première partie de l'ouvrage... fit le tour du Paris progressiste de l'époque en quête de spécialistes disposés à défendre avec lui, le nouveau livre, mais en vain ! Ce fut le vide autour de lui. » C'est que Césaire, on l'a vu, avait pris l'exacte mesure du texte qui a eu l'influence la plus profonde et la plus durable sur les Noirs du monde entier. Dans 'Nan sotle Senegaal', un des poèmes de son recueil *Taataan*, Cheik Aliou Ndao dit clairement que Nations nègres et culture est à la source de sa vocation d'écrivain en langue wolof : « Téereem bu jëkk baa ma dugal ci mbindum wolof Te booba ba tey ñakkul lu ma ci def. »

L'auteur de *Jigéen faayda* et de *Guy Njulli* fait sans doute ici allusion au fameux 'Groupe de Grenoble', né lui aussi, très concrètement, du maître-livre de Cheikh Anta Diop. Sa lecture a en effet décidé des étudiants sénégalais - Saliou Kandji, Massamba Sarré, Abdoulaye

Wade, Assane Sylla, Assane Dia, Cheik Aliou Ndao, le benjamin, etc. - à se constituer en structure de réflexion sur les langues nationales, allant jusqu'à produire par la suite un alphabet dénommé *Ijjib wolof*. Et plus tard, les travaux de Sakhir Thiam - en qui Cheikh Anta Diop voit explicitement un de ses héritiers dans sa conférence-testament de Thiès en 1984 - de Yéro Sylla, Arame Faal ou Aboubacry Moussa Lam, ont été dans la continuité de ce combat. On peut en dire de même de la revue *Kaddu* initiée par Sembène, Pathé Diagne et Samba Dione, qui en fut - on oublie souvent de le préciser - la cheville ouvrière.

Ce sont là quelques-uns des pionniers qui ont rendu possibles les avancées actuelles. Il est frappant, et particulièrement émouvant, de constater que chez nous l'accélération de l'Histoire s'est produite peu de temps après la disparition du savant sénégalais, plus exactement à partir de la fin des années 80.

Cheikh Anta Diop a semé puis il est parti. Cela signifie que de son vivant il n'a jamais entendu parler de maisons d'édition comme ARED, Papyrus-Afrique ou OSAD - pour ne citer que les plus connues ; en 1986, Cheik Aliou Ndao, déjà célébré pour *L'exil d'Alboury*, n'a encore publié aucun de ses quinze ouvrages en wolof dans tous les genres littéraires-poésie, théâtre, roman, nouvelle, essai et livres pour enfants. Il faudrait peut-être d'ailleurs ajouter à cette liste son livre d'entretien avec Góor gi Usmaan Géy dans lequel celui-ci revient, en termes inspirés, sur une rencontre fortuite à Pikine avec Cheikh Anta Diop chez un de leurs amis communs, le vieux Ongué Ndiaye ; Diop n'a pas eu le bonheur de tenir entre ses mains Aawo bi de Maam Younouss Dieng, Mbaggu Leñol de Seydou Nourou Ndiaye, Yari Jamono de Mamadou Diarra Diouf, Ja-neer de Cheikh Adramé Diakhaté, Séy xare la de Ndèye Daba Niane, Booy Pullo d'Abdoulaye Dia ou Jamfa de Djibril Moussa Lam, un texte que les connaisseurs disent être un chef-d'œuvre. Sans doute le CLAD faisait-il déjà un travail remarquable mais on peut bien dire que l'essentiel de la production scientifique d'Arame Fal et de Jean-Léopold Diouf a été publié après la disparition de Cheikh Anta Diop. S'il revenait en vie, Cheikh Anta Diop serait rassuré de voir que désormais dans notre pays le député incapable de s'exprimer dans la langue de Molière n'est plus la risée de ses pairs et que le parlement sénégalais dispose enfin d'un système de traduction simultanée interconnectant nos langues nationales. Mais ce qui lui mettrait vraiment du baume au cœur, ce serait de voir que des jeunes, souvent nés après sa mort, ont pris l'initiative de sillonner le pays pour faire signer une pétition demandant l'enseignement de la pensée de celui qui fut pendant si longtemps interdit d'enseignement... Et que l'un des initiateurs de cette pétition a, depuis Montréal et sur fonds propres, produit en octobre 2014 le premier film documentaire sur Serigne Mor Kayré et travaille en ce moment sur le second consacré à celui qu'il appelle « l'immense Serigne Mbaye Diakhaté. » ; que l'université Gaston

Berger de Saint-Louis a formé les premiers licenciés en pular et en wolof de notre histoire.

Il ne lui échapperait certes pas que la volonté politique n'y est toujours pas, dans notre curieux pays, qui réussit le tour de force de rester si farouchement francophile alors qu'il a cessé depuis longtemps d'être... francophone ! L'Etat sénégalais a financé une grande partie de la production littéraire en langues nationales et il serait injuste de ne pas l'en créditer. Il n'en reste pas moins que, pour l'essentiel, ces résultats ont été obtenus grâce à des initiatives militantes, dans des conditions difficiles, souvent d'ailleurs au prix de gros sacrifices personnels de disciples de Cheikh Anta Diop.

Renversant les termes de la question initiale, on peut se demander aujourd'hui : que disent les écrivains sénégalais à Cheikh Anta Diop ? Il ne fait aucun doute que sans lui la littérature sénégalaise en langues nationales ne serait pas en train de prendre une telle envergure. En 1987 un numéro spécial de la revue « Ethiopiques » intitulé *Teraanga ñeel na Séex Anta Jóob*, préfacé par Senghor, réunit des hommages de Théophile Obenga, Buuba Diop et Djibril Samb, entre autres ; de son côté, l'IFAN a publié grâce à Arame Faal une anthologie poétique en wolof entièrement sous le titre *Sargal Séex Anta Jóob*. Le recueil date de 1992 mais la plupart de ses 23 poèmes ont été écrits immédiatement après la mort du savant, sous le coup de l'émotion. Tous rendent certes hommage à l'intellectuel hors normes mais aussi, avec une frappante unanimité, à la personne, à ses exceptionnelles qualités humaines. Les auteurs de cette importante anthologie ne sont naturellement pas les seuls à savoir ce qu'ils lui doivent. Même ceux qui ne lui consacrent pas un poème comme Ceerno Saydu Sall - 'Caytu, sunu këru dëmb, tey ak ëllëg' dans *Suuxat* - lui dédient tel ou tel de leurs ouvrages ou rappellent son influence. C'est le cas de Abi Ture, auteure en 2014 de *Sooda*, lu defu waxu et de Tamsir Anne, qui a publié en 2011 *Téere woy yi*, traduction en wolof de Goethe, Heinrich Heine, Bertold Brecht et d'autres classiques allemands. Cette allégeance intellectuelle à Cheikh Anta Diop si généralisée, vient aussi de très loin et pourrait même être analysée comme une pratique d'écriture spécifique.

Je ne veux pas conclure cette conversation en donnant l'impression d'un optimisme béat : il reste beaucoup à faire car les forces qui ont voulu réduire au silence Cheikh Anta Diop ne désarment jamais. Notre territoire mental est toujours aussi sévèrement quadrillé et, encore une fois, le désir de « basculer sur la pente de notre destin [linguistique] » est loin d'être largement partagé. On n'en est pas moins impressionné par les immenses progrès réalisés en quelques décennies dans le domaine des littératures en langues nationales. Si pour paraphraser Ki-Zerbo nous refusons de nous coucher afin de rester vivants, le rêve de Cheikh Anta Diop ne tardera pas à devenir une réalité.

## AMICALES EN MILIEU ETUDIANT

# Une aubaine pour les nouveaux bacheliers

Comme toutes les universités publiques, l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar accueille chaque année une pléthore d'étudiants d'origines diverses. Cette année marque un tournant décisif car le nombre de nouveaux bacheliers orientés dans l'espace « ucadien » a doublé, conformément à la volonté du ministre de l'Enseignement supérieur, Cheikh Omar Hann.

À vrai dire, l'intégration des nouveaux bacheliers est toujours un véritable casse-tête, mais les amicales locales réussissent à jouer un rôle majeur et déterminant qui participe grandement à la réussite des nouveaux arrivants.

Naturellement, tout étudiant est originaire d'une localité précise. Qu'elle soit lointaine ou proche. Il y a toutefois nous une ou plusieurs amicales dont l'objectif demeure la satisfaction des intérêts socio-pédagogique de l'étudiant.

L'importance de ces organisations locales se manifeste à travers la pertinence de leurs activités socio-éducatives. Dans le domaine social, la question des logements est aujourd'hui une problématique majeure face à laquelle la direction du Centre des œuvres universitaires de Dakar (Coud) est parfois en peine, même si beaucoup d'efforts sont consentis dans ce sens.

## Hospitalité agissante

A cet effet, les amicales locales ont beaucoup contribué à l'hospitalité en milieu étudiant. « Nous avons deux appartements : l'un à la Médina qui a permis à une vingtaine d'étudiants diourbelois de trouver l'hospitalité, et l'autre immeuble à Gueule Tapée capable d'accueillir une cinquantaine d'étudiants grâce au soutien des autorités locales », atteste Omar Ngom, président de l'amicale des étudiants de Diourbel. Idem pour l'amicale des ressortissants de Ziguinchor qui dispose d'un grand immeuble à Grand Dakar. Ces quelques exemples suffisent pour comprendre le caractère indispensable de ces entités locales relativement au processus d'intégration sociale de l'étudiant.

Au-delà des logements, les journées de dons de tickets sont en réalité une assistance sociale. Beaucoup d'efforts sont faits dans le domaine social à l'UCAD, et ils sont étendus à d'autres universités publiques comme Saint-Louis, Bambey et Thiès...

Il faut ajouter que certaines amicales à l'UCAD ont mis en place un système de tutorat. A charge pour les tuteurs de faire découvrir, entre autres obligations, les différentes facultés dans lesquelles sont orientés leurs protégés. En ce qui concerne l'amicale des étudiants venus de Diourbel, des machines photocopieuses sont mises à leur disposition. Ils

peuvent ainsi imprimer gratuitement leurs documents.

## Symbiose culturelle

Il faut aussi souligner les événements pédagogiques comme les prises de parole en public, les séances de révision et le traditionnel accueil des nouveaux bacheliers qui constitue une phase essentielle permettant aux nouveaux venus de démystifier l'environnement universitaire. L'épanouissement de l'étudiant est nécessaire à sa réussite à l'UCAD. Ainsi, au cours de l'année civile les matchs entre anciens et nouveaux s'organisent dans le cadre des amicales locales dans l'optique de mieux créer un climat de rapprochement entre étudiants issus de la même région, du même département voire de la même commune. En outre, dans le campus social, il arrive que l'on assiste à des événements folkloriques comme le "Ngoyane" sérère, le Wango halpular, sans oublier la belle culture de la communauté estudiantine du Sud (Ziguinchor, Sédhiou, Bignona, etc.). Cette diversité culturelle traduit l'ancrage de l'étudiant dans ces valeurs cardinales. Aujourd'hui, les amicales locales peuvent être considérées comme la clé de voûte de l'intégration de l'étudiant.

**Dame SENE**  
Etudiant en 2e année  
Faculté des sciences

## COOPERATION SUD-SUD

# Le bel exemple d'insertion des Marocains à l'Ucad

Dans le cadre de la coopération entre le Maroc et Sénégal, le campus social de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar a accueilli un nombre important d'étudiants marocains.

Chaque année, des étudiants marocains viennent poursuivre leurs études dans les universités sénégalaises, particulièrement à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar (UCAD). Ainsi, pour cette année académique, près de cent

deux (102) étudiants marocains vont poursuivre y leurs cursus universitaires. Ils ont été accueillis avec tous les honneurs par l'administration de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar.

Accueillis à leur arrivée à l'Aéroport international Blaise Diagne (AIBD) par les autorités de l'ambassade du Maroc au Sénégal, la direction des bourses et les services du Coud (social, sécurité et de l'hébergement), ces

étudiants ont été logés au pavillon M situé au grand campus. Parmi eux, soixante-huit (68) vont résider à Dakar. Les autres seront répartis entre les différents Centres des universités régionales de Thiès, Bambey, Saint-Louis et Ziguinchor.

Le Sénégal et le Maroc ont toujours entretenu des relations privilégiées et marquées par la fraternité. Celles-ci se manifestent dans différents domaines comme l'enseignement supérieur.

L'intégration de la communauté marocaine au sein de la société sénégalaise constitue un exemple réussi de la coopération sud-sud.

**PAR Younouss WATTE**

## L'HYGIENE À L'UCAD

# L'éternelle équation du COUD ?

L'université symbolisant le temple du savoir est conçue comme le lieu et l'étape d'achèvement de la formation des futures élites d'une nation. L'une des particularités qui distingue l'université des stades de formation qui la précèdent est l'immense effectif qu'elle regorge : « l'université est un monde », dit-on.

Dans un tel espace social et pédagogique, il importe de s'attarder sur les conditions sociales dans lesquelles vivent les personnes qui le fréquentent.

L'Université Cheikh Anta Diop de Dakar est sans doute la plus grande université du Sénégal rien que du fait de son effectif. Le Campus social de ladite université compte plus d'une vingtaine de pavillons abritant des effectifs pléthoriques. Cependant, des questions sociales et environnementales, notamment celle liée à la gestion de l'hygiène, se posent avec acuité.

Le Centre des œuvres universitaires de Dakar (Coud), chargé de l'amélioration, voire de l'optimisation des conditions de vie des étudiants, a connu un nouveau directeur général depuis plus de neuf mois. Depuis le lendemain de sa nomination en avril 2019, Abdoulaye Sow fait montre d'une volonté sans précédent de ressusciter le travail bien fait. Avec son équipe, ils ont apporté des changements pour, entre autres, sécuriser davantage le Campus social et le rendre plus propre.

Même s'ils ont fait de la sécurité et de l'hygiène au sein du campus leur dada de première heure, force est de constater qu'il existe des manquements non négligeables voire même des dysfonctionnements dans la gestion de l'hygiène.

Cela ne passe pas inaperçu, il suffirait juste de sillonner quelques coins et recoins du campus pour s'en rendre compte et parvenir à décrire l'état piteux dudit espace du point de vue de l'hygiène. Des problèmes d'assainissement et pas des moindres y sont notoires malgré la présence élargie de corbeilles et poubelles même au niveau des toilettes : on se désole de voir des fosses bouchées par différents objets tels que morceaux de tissu, gobelets usagés, serviettes hygiéniques, etc. Tout cela est couronné par un manque d'eau permanent dans certains endroits du Campus (pavillons T, U, V...).

Ce problème majeur affecte la qualité de prestations de certains services et travailleurs tels que celles des restaurants et des femmes chargées du lavage des toilettes. Dans un restaurant comme Self, les coupures d'eau pointues menacent parfois l'hygiène de vie. La nourriture est presque servie dans des assiettes impropres.

Hormis l'assainissement, on peut aussi parler du problème de la gestion des ordures qui est prépondérant dans la gestion de l'hygiène. Bien qu'il y ait des éboueurs et techniciens de surfaces, ces der-

niers n'accèdent pas à toutes les poubelles et corbeilles du Campus. Au niveau des étages dans les pavillons, n'eut été les femmes de ménages et parfois quelques étudiants volontairement engagés, les poubelles ne seraient jamais débarrassées.

Ce dysfonctionnement accouche d'un autre problème : où sont déposées les ordures provenant des pavillons ? Le dépotoir se trouve paradoxalement au sein du campus et plus précisément derrière le pavillon L. On dirait un « mbeubeuss » en gestation du fait qu'il ne cesse de croître de jour en jour. Non loin de ce dépotoir, juste vers le pavillon J, c'est par des sautelles et contours que les étudiants y traversent à cause des eaux sales stagnantes qui s'y trouvent pendant la journée.

Autant de problèmes faisant menace à l'hygiène de vie des étudiants dont les explications ne sont à chercher chez deux catégories d'acteurs : l'équipe dirigeante du coud et les étudiants.

L'état d'esprit de ces derniers est à questionner vu qu'ils sont les principaux pensionnaires des locaux du campus, ils devraient au moins participer à la bonne tenue du campus. Une utilisation égoïste et irresponsable des toilettes, les dépôts d'ordures urbi et orbi dans le campus et le mutisme des amicales d'étudiants qui ne font ni conscientiser leurs camarades ni intégrer dans leurs revendications les questions de propreté du campus sont, sans exhaustivité, la posture désolante de la plupart des étudiants.

Bien qu'il y ait des gens payer pour rendre le campus propre et sain il y en a d'autres aussi payer pour contrôler les actions des premiers. Si ces contremaîtres ne veillent pas à remplir leurs fonctions de reddition et rappeler à l'ordre les acteurs du bas échelle, ils participent à favoriser un laxisme chez ces derniers et trahissent la confiance des dirigeants qui ne sont pas au parfum de ce qui se passe réellement. Or si tel n'est pas le cas, les boss du coud devraient prendre des mesures fortes allant dans le sens de l'amélioration de l'hygiène et des conditions de vie en général dans le campus.

Donc le personnel du Coud demeure le responsable de premier rang de ce qui se passe. Espérons toujours que les étudiants survivent indemnes de ce manque d'hygiène que eux-mêmes contribuent à accentuer.

Cependant les problèmes liés à l'hygiène demeurent un point noir parmi les réalisations du directeur en place.

Face à la forte mesure du gouvernement d'orienter tous les bacheliers dans les universités publiques, à quelle mesure d'accompagnement, coté hygiène, on devrait s'attendre dans une université qui étouffe comme l'Ucad ?

**Ma Serigne DIEYE**  
Faculté des Lettres et  
Sciences humaines, Licence  
3 en Sociologie

MOTS FLÉCHÉS • N°1115 FORCE 2)

CARBURANT D'AVIATION	IL FRÉQUENTE LES CASINOS POUR MOI	BASSIN DE NATATION	QUEL HOMME !	ENDORMI À L'HOSTO	LÉGÈREMENT FENDUES
DIVER-TISSANTE		LA TRADITION	RÉSERVOIR AGRICOLE	DONNÉS POUR GAGNER	LAISSER FROID
PARFAIT					
ÉPUISE PAR L'EFFORT				BIEN MAL ENTOURÉ	
	MULTI-PLIÉES PAR TROIS	RANGÉE			
		POURVOIR			
PETIT APPARTEMENT				FOYER DOMESTIQUE	
ESCALIER EXTÉRIEUR				GRISÉS	
			JE DOUTE !		ADMIS À LEUR EXAMEN
			SUJET CONNU		
ASSURÉMENT NICKEL		COLORER UN PEU			
MALADIE QUI RONGE		BASE DE PAELLA			EXPLOSIONS DE JOIE
			APLANIR		
			DÉPLOYER		
DANS LA MAISON DE	SE PLONGER DANS LA LECTURE		NON ÉCLAIRÉ	ORDRE CONNU DU CHIEN	
		GRANDE PEUR			
		RÈGLE DOUBLE			
LICENCIÉS, GROSSIERS	SIÈGE DE JARDIN PUBLIC	QUANTITÉ DE LAIT		OPPOSÉ À N.O.	
		VIGNOBLE FERMÉ		RENIFLE, HUME	
				FACE À LA ROCHELLE	VALLÉE ENVAHIE PAR LA MER
MET LE PAIN À CUIRE	PROCHE DU SOL	LADY DISPARUE		SUPPORT DE NAVIRE	ANNONCE DONC UNE SUITE
				ERBIUM SYMBOLISÉ	
				CRIE SON INNOCENCE	
PARFOIS DE CONSCIENCE		FALAISES EN 76			

Humour



GENDRE EN RETARD

Dans l'Ouest américain. Un shérif adjoint arrête un automobiliste pour excès de vitesse. L'automobiliste pressé tente de se défendre:

- Mais, shérif, j'ai une explication, laissez-moi parler et vous verrez, vous me laisserez partir!
- Taisez-vous! je vous emmène au poste. là vous attendrez bien sagement que le chef soit de retour
- Mais shérif, ce n'est pas possible...
- Vous allez vous taire !

Je ne prendrai aucune décision sans l'accord de mon chef. On va aller l'attendre au poste. Deux heures plus tard, le shérif adjoint s'adresse à l'automobiliste :

- Vous avez de la chance que le chef est au mariage de sa fille. Quand il va rentrer il sera de bonne humeur !
- Ne comptez pas là-dessus, répond l'automobiliste
- Ah bon ? et pourquoi ?
- Parce que son futur gendre, c'est moi, et qu'en ce moment, tout le monde m'attend à l'église.

CITATIONS

*Il n'est jamais plus difficile de bien parler que quand on a honte de se taire.*

LA ROCHEFOUCAULD

*Si ceux qui disent du mal de moi savaient exactement ce que je pense d'eux, ils en diraient bien davantage !*

SACHA GUITRY

SUDOKU N°949

		9	6		7	3	2	
5								9
2		7		1	3			
3	5							4
						7		
					8			1
							6	3
		3		4		8		
	9	1	8					2

Solutions

MOTS FLÉCHÉS N°1114

A	G	O	B	O	S
T	T	B	E	R	C
A	R	E	T	E	N
O	C	R	E	B	U
A	R	R	I	E	R
P	R	E	F	L	U
E	S	T	L	E	S
A	N	E	P	E	E
C	E	L	A	S	C
V	E	N	E	R	E
V	E	X	P	R	E
M	A	I	T	R	I
B	E	E	L	A	S
T	O	R	S	E	U
L	T	A	M	E	N
P	I	N	A	M	E
R	A	S	S	I	A

SUDOKU N°948

4	8	1	6	2	9	3	5	7
5	7	2	8	1	3	4	6	9
9	6	3	4	5	7	8	1	2
2	4	5	9	8	6	1	7	3
7	1	8	3	4	5	2	9	6
3	9	6	2	7	1	5	4	8
1	3	4	7	9	2	6	8	5
6	5	7	1	3	8	9	2	4
8	2	9	5	6	4	7	3	1



## DAKAR UNIVERSITE CLUB

# Une gloire à reconquérir

**Le Dakar Université Club (DUC) joue un rôle essentiel dans le milieu sportif sénégalais, mais aussi au sein de l'espace universitaire. Si le club, à travers ses différentes disciplines, a beaucoup contribué à l'éclosion de jeunes talents, il a aussi participé à inculquer des valeurs à des jeunes sénégalais dont la plupart aspirent à défendre les couleurs nationales sur tous les terrains.**



Par **Boubacar GASSAMA**

Si l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar (UCAD) est connue sous l'appellation de « Temple du savoir », elle se signale également par la place de choix qu'elle accorde au sport universitaire. Un volet parfaitement incarné par le Dakar Université Club (DUC) qui, au-delà de l'espace académique, joue son rôle dans le développement du sport et de la formation de l'homme.

Logé au cœur de la grouillante cité universitaire, le mythique Stade de l'UCAD est assimilable à une « fabrique » de champions qui se sont toujours illustrés à travers ses différentes disciplines. Du football au basket en passant par le handball, le karaté, entre autres disciplines, le sport universitaire peut se targuer d'une remarquable contribution dans la constitution des grandes équipes du Sénégal, à l'image du DUC. En témoigne un riche parcours et un palmarès élogieux grappillé dans toutes les catégories (garçons et filles) qui n'ont rien à envier aux grands clubs du Sénégal et d'Afrique. Ce tableau reluisant est la résultante d'un travail acharné mené au fil des générations.

Cette trajectoire est rythmée de moments forts part des années 79-80 durant lesquelles l'entraîneur du DUC à l'époque, le défunt Ousmane Ndiaye, avait demandé à une bande d'amis qui étaient tous des étudiants de l'INSEPS, de s'investir pour redynamiser le sport universitaire. Des moments

dont se souvient M. Magatte Diop, un des acteurs de cette dynamique. Pour lui, la section du basketball féminin représente le porte-étendard du Dakar Université Club. « Si on se réfère à l'histoire, le DUC est un club qui a joué son rôle dans le développement du Sénégal », se félicite-t-il.

Actuel Directeur technique national, cet homme du sérail, qui œuvre dans le milieu du basketball des années durant, se rappelle : « C'est dans les années 78-79-80 que nous avons hérité de l'administration du DUC. Sur demande de feu Ousmane Ndiaye (entraîneur de 63 à 66) il nous a été demandé de restructurer le club alors en pleine léthargie, et de tout faire pour qu'il retrouve sa place au sein du sport sénégalais. »

Cette remobilisation des troupes donna un coup de jeune au sport universitaire et ouvrit les portes de l'odyssée du sport étudiant. « En 78-80, nous avons démarré avec les petites sections, des équipes qui ont débuté en nationale 2 en filles et garçons. Ce qui sera suivi par une montée en puissance en fille et garçon en 82-83. Depuis, les équipes évoluent en nationale 1 ». Pour lui, cette performance est le fruit d'un travail de longue haleine mené de concert avec l'administration universitaire, à savoir le Rectorat, et la direction du COUD qui a beaucoup œuvré pour le DUC, surtout au niveau du basket.

Témoin et sujet de l'histoire, Magatte Diop renseigne que le Dakar Université Club a connu

beaucoup de succès de rang. « Je pense que c'est le fruit d'un travail qui a été mené dès le départ par des professionnels associés à l'Université et au COUD ». Une œuvre qui, à l'en croire, a permis d'asseoir les fondements d'un DUC uni. Dans un premier temps, souligne-t-il avec fierté, « on a opté pour le développement de l'équipe féminine qui a servi de vitrine à notre basket au niveau de l'Université. C'est par la suite que l'équipe masculine est venue jouer son rôle dans l'espace universitaire ».

## Une politique porteuse

De l'avis de M. Diop, le DUC est un maillon essentiel de l'Université, bénéficiant d'infrastructures adéquates, « surtout au niveau du COUD qui a accompagné son développement par un soutien sans faille, y compris pour la stabilisation des joueurs ». A un certain moment, confiait-il, « beaucoup de joueurs du DUC étaient des expatriés et le COUD permettait à nos basketteurs et basketteuses de trouver du travail à temps plein. De ce fait, nous renforçons nos effectifs avec la quasi-totalité des sociétaires qui étaient des employés du Centre des œuvres universitaires de Dakar ». Dans son histoire, le DUC a connu beaucoup de mutations, notamment avec son ouverture aux non étudiants.

## Des figures emblématiques...

La belle trajectoire du Dakar Université Club est à l'actif de

figures emblématiques, tant administratives que sportives. Le Pr Iba Der Thiam en est un des membres fondateurs. Sans oublier le philosophe Souleymane Bachir Diagne qui en a été vice-président exécutif. Concernant l'encadrement technique, l'on relève l'apport du défunt Moussa Dièye qui a beaucoup participé à l'encadrement des jeunes dont Magatte Diop, Ado Sano, etc. A ces noms s'ajoutent les charismatiques présidents Alain Angran, Jean Charles Fall, Amadou Boccar Diaw, Pape Ousmane Diallo, Dr Omar Sy, Babacar Ndiaye...

## ... aux joueuses athlétiques

Au plan sportif, de très grandes figures ont émergé. Ce qui explique d'ailleurs les nombreux titres de « reines », ainsi que de champions trustés au fil des années, plus particulièrement dans la séquence 90 à 2002. A l'échelle africaine, le DUC a remporté à trois reprises le championnat africain des clubs et des victoires au niveau mondial.

Le parcours sportifs du DUC est marqué par 17 ans de règne avec ses talentueuses joueuses. L'équipe des « Duchesses », sous la houlette de Magatte Diop qui avait pris le relais du réputé entraîneur Bonaventure Carvalho, s'est révélée être une véritable machine à gagner. Une machine impulsée par la bande à Aminata Kane, feu Seynabou Diop, Mborika Fall, Maimouna Fall, Anta Sy, Fama Fall, Astou Traoré, Awa Gueye, Salimata Diatta, Adama Diakhaté, Khady Diop, Mame Diodio Diouf...

## Les supporters, les fans galvaniques

Qui parle du DUC pense aussitôt au dynamisme de ses supporters. Parée des couleurs jaune et noir du club, ils ont l'art de pousser leur équipe à la victoire. Au moment où ses stars s'illustrent sur le tartan, les supporters chauffent le gradin. Souvent logés derrière l'un des cerceaux, ils se déchangent, donnent de la voix et requinent la troupe.

« Il y a une image des supporters du DUC qui restera gravée à jamais dans la mémoire des inconditionnels de ce club. Lors d'un match qui se jouait au stade Iba Mar Diop, à une période où les cours ont été suspendus pour des raisons de grève, les étudiants s'étaient déplacés massivement pour supporter leur équipe. Ils avaient d'ailleurs profité de cette forte mobilisation pour supplier le recteur de l'époque d'autoriser la reprise des cours. Une invite à laquelle le concerné avait donné une suite favorable », témoigne Magatte Diop.

## Des périodes de galère...

Malgré ces belles épopées, le DUC, habitué depuis la fin des années 90 à des saisons de Grand chelem, a semblé plonger dans une période de contre-performance qui a plus

ou moins entamé son « autorité ». Une situation jugée « plus que surprenant » au moment où le sport universitaire dans son ensemble vit les meilleurs moments de son existence. En témoigne la régularité du Saint-Louis Basket Club (Slbc) qui cartonne sur les différents tableaux de la saison de basket. C'est ainsi que lors des saisons 2008-2010, Saint-Louis a bousculé et remis en question la suprématie des « Duchesses ». Selon Magatte Diop, qui se souvient des débuts difficiles du DUC, cette traversée du désert est surmontable. A son avis, les années 68 à 85 peuvent être considérées comme la période où le club avait presque touché le fonds. Une situation liée à l'époque par une absence de moyens, accentuée par une instance dirigeante constituée de jeunes bénévoles, certes très engagés, mais peu expérimentés. Cette mouise a refait surface en 2019 marquée par une saison blanche de succès. Ce qui pousse des supporters rencontrés dans les gradins du stade de l'UCAD à parler de situation de crise. « Les mauvais résultats, le boycott des supporters ou encore le départ du coach de l'équipe féminine ont fini d'installer un début de crise au sein de la section basket », se désolent-ils.

Toutefois, ces inconditionnels refusent de céder au découragement, estimant que cette situation de crise est consécutive aux deux finales perdues en championnat face à la Douane, chez les hommes, et l'ASC Ville de Dakar, au côté des filles. En conséquence, beaucoup de supporters se sont révoltés contre l'équipe et le staff technique, poussant la coach Mborika Fall et son adjoint à rendre le tablier.

## De la nécessité d'un nouveau départ

L'heure est certes grave, mais supporters et personnel administratif sont conscients de ce qu'il faut prendre un nouveau départ.

Le nouveau président, El Hadji Maphathé Touré a sonné la remobilisation des troupes. Faisant appel à toutes les composantes du DUC, il disait avoir senti cette volonté de redonner au club son lustre d'antan. C'était lors de l'Assemblée générale au terme de laquelle il s'est vu confier les rênes du club. A son avis, il faudra se réorganiser et procéder à quelques changements en mettant à contribution certaines ressources humaines, en plus des anciens comme Léopold Nzalé, Mama Ndiaye...

A l'Université Cheikh Anta Diop, tout le monde est unanime : le DUC doit renforcer les moyens de ses ambitions et retrouver sa suprématie sur le basketball sénégalais et africain. Pour y parvenir, il est jugé « nécessaire » de diversifier les partenaires tout en saluant l'apport du Coud.